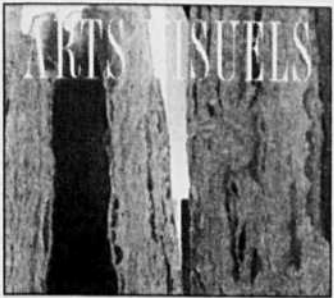




Lettres québécoises Page D 3  
Le Feuilleton Page D 5  
Essais québécois Page D 6



Littérature jeunesse Page D 10  
Laurent Filon Page D 11  
Formes Page D 12

# LIVRES



Le Colporteur, peinture du XVII<sup>e</sup> siècle, Musée des arts et traditions populaires, Paris.

**La librairie  
fout l'camp**  
Même au pays du prix  
unique du livre,  
la librairie vit  
des heures difficiles

CHRISTIAN RIOUX

CORRESPONDANT DU DEVOIR À PARIS

Jean-Paul Sartre a fréquenté ses rayons, Albert Camus y a bouquiné et Claude Lévi-Strauss s'y rendrait encore s'il n'avait pas 90 ans. Place de la Sorbonne, la librairie des Presses universitaires de France (PUF) sera bientôt remplacée par un vulgaire marchand de fripes. Une chaîne genre Kookai et Benetton comme il y en a déjà des dizaines à Saint-Germain-des-Près. Adieu, les 100 000 ouvrages qui s'entassaient pêle-mêle sur 450 m<sup>2</sup> où l'on pouvait dénicher des perles rares. Entre la Sorbonne et le lycée Saint-Louis, l'affaire semble donner le vertige au buste d'Auguste Comte qui contemple la vitrine un peu brouillonne de cette vénérable institution.

La disparition annoncée de la meilleure librairie de sciences sociales en France a été ressentie comme un tremblement de terre dans le petit monde du livre parisien. Comme le signe incontestable que tout ne va pas pour le mieux dans les librairies françaises.

Les bouquinistes des quais de la Seine et les librairies spécialisées du quartier latin offrent une image trompeuse de la réalité hexagonale. En France, la librairie indépendante, celle qui vend principalement du livre, est mal en point. Si bien que certains se demandent si ce que les Français aiment appeler le «modèle américain» de développement du marché ne serait pas aussi le modèle français.

Alors que les librairies indépendantes américaines n'occupent plus que 17 % du marché, leurs sœurs françaises n'en occuperaient guère plus: autour de 21 %. Et cela, malgré la protection que leur fournit la loi Lang, votée en 1981 à l'unanimité des parlementaires. Celle-ci limite à 5 % les rabais que peuvent consentir les grandes chaînes et les supermarchés sur les titres les plus populaires. Elle garantit aux petits libraires, qui restent les premiers vendeurs d'ouvrages à tirage limité, des profits qui peuvent servir à financer ces derniers.

«Sans la loi Lang, la situation serait catastrophique», explique Jérôme Lindon, président des Editions de Minuit et de l'Association pour le développement des librairies de création (ADELC). Ce regroupement, qui rassemble plusieurs éditeurs (Gallimard, Seuil, Minuit,

VOIR PAGE D 2: LIBRAIRIE

Un cadre vide est posé sur le rebord de la fenêtre du bureau de Francine Noël, à l'UQAM. À travers ce cadre, on peut voir l'animation qui règne rue Berri. C'est ainsi que la romancière observe le monde, ce monde même où nous sommes, qu'elle déploie presque tel quel dans son plus récent roman, *La Conjuraison des bâtards*.

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

Un bâtard, selon le dictionnaire Robert, est un enfant «né hors mariage». Pour Francine Noël, c'est «quelqu'un dont on ne connaît pas le père. Parce que la mère, en général, est connue».

On peut toujours vivre sans père, remarque d'ailleurs un personnage du livre, mais une vie sans mère, là, c'est la catastrophe.

Des «bâtards», il y en a plusieurs dans ce dernier roman, paru chez Leméac, qui clôt le grand cycle romanesque ouvert par *Maryse*, le premier roman de Francine Noël, acclamé par la critique et le public dès 1983, et qui connut un véritable succès.

Ce sont donc les enfants — biologiques ou adoptifs, légitimes ou illégitimes, de sang ou de fait, plus vieux, plus mûrs qu'autrefois, à l'aube de l'âge adulte et de ses grandes expériences — qui mènent le bal dans ce roman. Ils parlent français, espagnol, joul, argot et verlan.

«J'aime tout ce qui est langue orale», reconnaît celle pour qui *freaker* est un québécoisme plutôt qu'un anglicisme, acceptable au même titre que le *week-end* des Français. La romancière a d'ailleurs quelques réserves sur les notions de pureté langagière.

«Il faut essayer de se trouver, rester vigilant, rester ce qu'on est, et la planète sera intéressante dans la mesure où il y aura une diversité. Mais il ne faut pas être à cheval non plus sur des histoires de pureté, que ce soit de la langue, de la race. Cela, je trouve cela dangereux et ennuyeux à la limite», lance-t-elle.

Les enfants de *Maryse* et Laurent, de François et Marité, d'Elvire et Adrien Oubedon forment l'intrigue de ce roman, avec leurs amis et leurs amours naissantes, aussi *politically correct* que l'ont été leurs parents. Certains enfants ne sont de personne. Ils s'agrippent çà et là, à qui veut bien d'eux, à qui a un peu d'amour à donner, attaches provisoires mais combien essentielles à leur survie.

VOIR PAGE D 2: NOËL



Fenêtre  
sur la Vie  
Place aux enfants des baby-boomers!  
Francine Noël

Cahier spécial

publié le samedi 13 novembre 1999

Salon du livre

d e M o n t r é a l

Date de tombée: le vendredi 5 novembre 1999 LE DEVOIR

# LIVRES

## NOËL

La romancière se défend bien de n'avoir créé que des personnages d'hommes faibles

SUITE DE LA PAGE D 1

En fait, ces enfants pourraient être les vôtres, tant l'écriture de Francine Noël est proche de la réalité, presque une chronique du milieu intellectuel québécois, de ces fameux baby-boomers qui observent aujourd'hui le résultat de leurs expériences, tant sur le plan idéologique que dans leur vie privée. Dans cette œuvre, reconnaît la romancière, il y a «un effet de réel comme si c'était du journalisme».

«On est à la recherche d'un modèle, et on essaie des choses. Il faut juste ne pas faire semblant d'avoir tout trouvé, ou, dès qu'on a trouvé quelque chose, de le couler dans le béton», reconnaît-elle.

### La famille chamboulée

Grâce à la révolution féministe, explique Francine Noël, les hommes ont eu accès aux enfants. «C'est une des choses que la libération [des femmes] a fait. Ils sont malhabiles, mais ils essaient au moins, c'est déjà beaucoup.»

Au sujet du divorce, elle maintient «qu'il est préférable de faire subir à des enfants des histoires de valises plutôt que des histoires de couteaux qui volent et de claques sur la gueule», reconnaissant au passage que tout «ne va pas si bien que cela» et qu'il ne faut pas s'arrêter là. Et cette révolution féministe,

dont elle-même porte encore le flambeau, a eu l'avantage, ajoute-t-elle, de se dérouler sans que soit versée une seule goutte de sang...

«Le marxisme et le socialisme, dans les modèles qu'on a connus, ont été des échecs, ce qui ne veut pas dire que c'est mauvais, pas du tout. Le féminisme est l'une des plus grandes révolutions, parce qu'elle a changé les mentalités en profondeur. Je ne dis pas qu'on a trouvé des solutions, mais cela a ébranlé le rapport homme-femme.»

Par ailleurs, le personnage du poète Oubedon, barde national au destin tragique que les lecteurs retrouveront ici, pourrait être Gaston Miron ou Jacques Ferron, ou un mélange des deux. Il n'est en tout cas aucun de ces «faux poètes» que Francine Noël dit avoir rencontrés tout au long de sa vie.

De personnage secondaire, il est subtilement devenu personnage important, brillant le plus souvent par son absence, comme celui dont on espère vainement, mais intensément, la reconnaissance. C'est un personnage plus épatant dans la vie publique que dans la vie privée, aux dires de l'un de ses fils dans le roman.

Le roman compte aussi son lot de personnages heureux et bons. Ces médecins, qui se penchent sur leurs malades, comme ceux de Médecins

## NOËL

### LA CONJURATION DES BÂTARDS



sans frontières, avec leur armée de bénévoles, et que Francine Noël admire. Des personnages qui ont des gestes de générosité gratuite devant la douleur et la misère, et qui, en même temps, ne sauraient l'effacer tout entière.

### En terre d'Amérique

Le bal de *La Conjuración de los Bâtards*

tarde se déroule pour l'essentiel dans la grande ville de Mexico, mégapole par excellence, où a lieu un gigantesque Sommet de la Fraternité, toutes utopies réunies, et qui se terminera dans un bain de sang.

Mexico, parce que nous sommes en terre d'Amérique et que nous devons être en contact avec tout le continent, dit-elle. La romancière avoue avoir été blessée par certains commentaires ayant fait de *Maryse* une œuvre «trop locale». Mexico, aussi, parce que Francine Noël prend un malin plaisir à enjamber les États-Unis, à ignorer cette culture omniprésente, pour rejoindre le monde. Du nahuatl, langue autochtone du Mexique, un personnage du roman dit même, en blague, qu'il devrait remplacer l'anglais, ayant, lui aussi, cet avantage de pouvoir s'écrire comme il se prononce!

«Je me définis comme Américaine, dit Francine Noël. Non pas États-unienne, mais Américaine. Donc, je ne vais pas situer le roman à Paris. New York, j'aime pas tellement. Je lutte contre tous les impérialismes. Alors, le site de mon roman, ce n'était ni la France ni les États-Unis.»

Et bien que ce Sommet de la Fraternité soit menacé par le terrorisme, bien que, tout au long du roman, des enfants y perdent leur père et parfois

leur mère, l'écrivaine n'est ni amère ni pessimiste pour autant.

Son écriture est comme une réunion de famille assombrie de temps à autre par des catastrophes imprévisibles, comme ces bombes que le destin fait tomber au beau milieu d'une fête.

Dans *La Conjuración de los Bâtards*, les décès, comme les naissances, sont annoncés par la voix des anges, et on peut communiquer avec les morts de son choix, au bar du Diable Vert, où l'on tient salon. C'est ainsi, en vertu d'une sorte de fatalité, dont il ne faut tirer aucune leçon. Francine Noël demeure optimiste; ses personnages le sont aussi. Au demeurant, elle n'aime pas que la jeunesse soit désignée par l'expression «génération sacrifiée», qui devrait désigner des jeunes qu'on envoie au front, à la guerre, non ceux qui n'ont pas d'emploi.

### Un père parfait

Dans le bureau de Francine Noël, au département de théâtre de l'UQAM, il y a aussi une photo de famille, où elle apparaît avec son fils et sa belle-fille, lorsque ceux-ci étaient enfants. Une autre famille reconstruite, semblable à celle que l'on trouve dans son œuvre. «Je vis dans une famille très élargie. J'ai plusieurs belles-

sœurs, et je fréquente les ex de mes ex», lance-t-elle.

Une autre photo, celle-là du photographe Gilles Saint-Pierre, met en scène une femme gantée de noir, vêtue d'une robe de soirée, en train d'allaiter un bébé. Ce pourrait être la Mercedes du roman de Francine Noël, une prostituée qui aurait enfanté l'enfant de son père. C'est drôle, s'exclame l'écrivaine, je n'y avais pas pensé. «Pour-tant, remarque-t-elle, j'ai constamment cette photo sous les yeux.»

La romancière se défend bien de n'avoir créé que des personnages d'hommes faibles. Celui de François Ladouceur, par exemple, «toujours aussi homme rose et père parfait», comme le définit cyniquement le Diable de l'histoire, remplit tout à fait la case, pour le moment laissée presque vide, des modèles d'hommes responsables dans la fiction québécoise.

«C'est un homme très doux, c'est un des beaux modèles des hommes québécois», lance Francine Noël. Dans la littérature québécoise, dit-elle, il n'y en a pas beaucoup, et il n'est pas le seul du roman.

Il y aurait donc de l'espoir pour la gent masculine de cette nation, dont les représentants «l'intéressent toujours beaucoup», ne manque-t-elle pas d'ajouter.

## LIBRAIRIE La vente sur Internet pourrait faire très mal aux libraires

SUITE DE LA PAGE D 1

France-Loisir, etc.) et le ministère de la Culture, gère un fond de 2,5 millions de dollars. Depuis dix ans, il est venu en aide, sous forme d'investissements ou de participations, à 200 librairies indépendantes, dont la librairie Olivieri de Montréal.

Pour Jérôme Lindon, l'existence de chaînes françaises de qualité comme la FNAC s'explique justement par la concurrence que leur mènent les petites librairies.

«Sans elles, la loi du marché empêcherait probablement les grands groupes de délaissés des titres moins populaires. Les libraires indépen-

dants obligent la FNAC à maintenir un bon niveau.»

Le plus grand libraire de France s'appelle néanmoins Leclerc et possède des supermarchés dans presque toutes les villes du pays. Le dernier Barbara Cartland et le nouveau Paul-Loup Sulitzer y trônent entre un kilo de pommes de terre et le plus récent modèle d'aspirateur. Les «espaces culturels» des supermarchés Leclerc devraient passer de 26 à 85 d'ici 2005. La FNAC arrive deuxième avec 51 points de vente où le livre ne représente que le quart du chiffre d'affaires, entre les disques, les ordinateurs et les voyages. Elle prévoit ouvrir une trentaine de nouveaux magasins d'ici dix ans, dont une dizaine pour la jeunesse. Le troisième groupe est Hachette qui possède des maisons de la presse dans toutes les villes de France et a récemment acheté une petite chaîne de 12 librairies, Le Furet du Nord. La part de l'édition diminue dans le chiffre d'affaires de ce géant qui ouvre cinq nouveaux points de vente par année.

Globalement, les grandes surfaces et les chaînes de kiosques contrôlent donc 60 % du marché français. Dans tous ces lieux, le livre ne représente qu'une petite partie des ventes. Selon Olivier L'Hostis, secrétaire du Syndicat de la librairie française, il n'y aurait qu'environ 2000 commerces qui vivent

principalement de la vente de livres. Bon nombre se regroupent au sein de petites chaînes spécialisées qui se partagent 10 % du marché. On estime donc que les librairies traditionnelles ne contrôlent plus que 10 % d'un marché de six milliards de dollars.

«Les Français regardent d'un œil inquiet ce qui se passe en Grande-Bretagne où l'on a levé, en 1995, le Net Book Agreement, négocié entre les éditeurs britanniques, qui régissait le prix du livre depuis 96 ans», dit-il. Sa suppression a fait chuter le prix des best-sellers, ce qui a eu pour effet de faire monter d'autant celui des ouvrages à petit tirage. Les libraires indépendants, qui contrôlaient 41 % du marché en 1995, ont vu leur part fondre à 36 % en deux ans, au profit des grandes surfaces qui se mènent une guerre féroce. Selon le magazine français *Livres-Hebdo*, cette guerre a même provoqué une augmentation globale des prix. *Publishing News*, une publication britannique, qualifiait ironiquement la libre fixation des prix de «mutually assured destruction system» (système de destruction mutuelle assurée). En ce qui concerne les livres universitaires, les éditeurs français réalisent aujourd'hui, toutes proportions gardées, des tirages supérieurs à ceux de leurs homologues britanniques ou américains.

Ironie du sort, la protection dont

jouit le livre en Europe (seuls les pays scandinaves, la Belgique et la Grande-Bretagne ne réglementent pas les prix) a probablement permis aux grandes chaînes européennes (comme Betelsmann) de racheter depuis quelques années les plus grands éditeurs américains (comme Random House). Malgré quelques menaces plutôt virtuelles venues de Bruxelles, il n'est pas sérieusement question en France de lever ces protections. Leur abrogation provoquerait un véritable tollé, dit Olivier L'Hostis.

La principale menace en ce domaine ne viendra pas de Bruxelles mais du commerce électronique, expliquait l'ancien commissaire européen à la concurrence, Karel Van Miert. «Le problème va bientôt se poser d'une autre façon avec le commerce sur Internet», a-t-il écrit dans le journal *Les Échos*. «Aux États-Unis, vous pouvez acheter des ouvrages des rabais qui vont jusqu'à 40 %. Si cela gagne l'Europe, qui arrêtera les livres à la frontière?»

Selon l'ancien commissaire européen qui avait tenté d'interdire les ententes entre pays européens sur le prix unique, la Belgique (où le prix fixe n'existe pas) publie deux fois plus de titres que l'Autriche (qui a un prix fixe). De même, dit-il, le prix unique n'a pas empêché la monopolisation de la distribution en France. Selon l'ex-commissaire, il faudrait au moins exempter du prix fixe les livres qui n'ont rien à voir avec la culture, comme les guides de jardinage ou de rénovation.

En France, où la vente en ligne ne représente pas 0,2 % du marché, ce débat est à peine amorcé. Mais on ne voit pas pourquoi la croissance de 300 % que connaît une librairie virtuelle comme Amazon.com aux États-Unis s'arrêterait aux frontières hexagonales. Déjà, le site belge Proxis allèche les lecteurs français avec des rabais allant jusqu'à 23 %. La vente sur Internet pourrait faire très mal aux libraires qui vendent surtout des livres spécialisés.

Contrairement à l'opinion qui prévaut à Bruxelles, le rapport Cordier proposait récemment à la ministre de la Culture, Catherine Trautmann, une extension européenne du régime du prix unique et son application à la vente sur Internet. Au lieu d'examiner pourquoi la France est le cancre européen en informatique, le rapport réfléchissait au passage aux dangers de l'«hypolecture», qui créerait «un risque réel quant à la recherche du sens et de la vérité».

Enfin, le système français semble surtout favoriser les petits éditeurs. Alors que le chiffre d'affaires de l'industrie du livre est à peu près stable, le nombre de titres a plus que doublé depuis 1970, ce qui impose aux libraires une gestion de plus en plus complexe (entre 10 000 et 20 000 livres en moyenne) et un taux de rotation des ouvrages plus rapide. «Des lors qu'on a quelques bons auteurs, il est beaucoup plus facile de fonder une maison d'édition que d'ouvrir une librairie», explique Jérôme Lindon.

Autre surprise de ces dernières années, c'est l'augmentation des emprunts en bibliothèque (130 % en 16 ans). Les prêts des seules bibliothèques municipales équivalent à 60 % des ventes globales d'ouvrages non scolaires. C'est pourquoi les éditeurs français réclament l'application de la directive européenne de 1992 qui institue un droit obligatoire sur les prêts des nouveautés dans les bibliothèques, comme cela existe au Québec.

Enfin, il y a une forme de concentration à laquelle personne n'a encore jamais réfléchi. Le journal *La Croix* a calculé que la moitié des librairies de quartier françaises se trouvent dans la capitale et que 50 % des ventes de nouveautés sont même réalisées dans quatre arrondissements de la rive gauche (les 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup>). C'est probablement ce qu'on appelle la république des lettres, au centre de laquelle règne la statue d'Auguste Comte. Le modèle français, probablement...

## GRUPE Renaud-Bray

### PALMARÈS du 14 au 20 oct. 1999

1 ROMAN Q.	Les émois d'un marchand de café	2 Y. Beauchemin	Q.-Amérique
2 SPIRITU.	L'art du bonheur ♥	31 Dalal-Lama	R. Laffont
3 LOISIR	Guide de l'automobile 2000	3 Duval Duquette	Homme
4 ROMAN	Autobiographie d'un amour	3 Alexandre Jardin	Gallimard
5 ROMAN Q.	La petite fille qui aimait trop les allumettes ♥	51 Gaëtan Soucy	Boréal
6 DICTION.	Petit Larousse illustré 2000	14 xxx	Larousse
7 ROMAN	Un parfum de cèdre ♥	3 A-M Macdonald	Flammarion Q.
8 ROMAN	Stupeur et tremblements ♥	8 Amélie Nothomb	A. Michel
9 ESSAI	L'Etat du monde 2000	1 Collectif	Boréal
10 POLAR Q.	Les fiancées de l'enfer	20 C. Brouillet	Courte Échelle
11 MÉDECINE	Un vétérinaire en colère	1 Charles Danten	VLB
12 ROMAN	Geisha	36 A. Golden	Lattes
13 ROMAN	Le rapport Gabriel	5 J. D'Ormesson	Gallimard
14 PSYCHO.	Le harcèlement moral	51 M-F Hirigoyen	Fidion
15 HORREUR	Sac d'os	5 Stephen King	A. Michel
16 SPIRITU.	Conversations avec Dieu T. 1 ♥	135 N. Walsch	Ariane
17 ROMAN	Les heures ♥	5 M. Cunningham	Belfond
18 NUTRITION	Recettes et menus santé	53 M. Montignac	Trustar
19 GESTION	Dépensez tout, vivez heureux	2 Stephen M. Pollan	Cherche-midi
20 B.D.	Largo Winch - Et mourir	5 Franco/V. Hamme	Dupuis
21 BIOGRAPH. Q.	Pauline Julien : la vie à mort	5 L. Desjardins	Leméac
22 ROMAN	Océan mer ♥	85 A. Baricco	A. Michel
23 ROMAN	Un si long chemin	2 Danielle Steel	Pr. de la Cité
24 ROMAN	J'étais là avant	25 Katherine Pancol	A. Michel
25 B.D.	Marsupilami n° 13 - Défilé du jaguar	3 Batem & Al	Marsu prod.
26 FLORE	Les champignons sauvages du Québec ♥	19 Sic/Lamoureux	Fides
27 ROMAN	Les particules élémentaires	56 M. Houellebecq	Flammarion
28 POLITIQUE	Quand le jugement fut le camp	6 J. Grand Maison	Fides
29 ROMAN	La maladie de Sachs ♥	38 M. Winckler	POL
30 ROMAN	L'enfant de Bruges ♥	21 Gilbert Sinoué	Gallimard
31 NUTRITION	Je mange, je maigris et je reste mince!	28 M. Montignac	Flammarion
32 NUTRITION	4 groupes sanguins, 4 régimes	3 Peter J. D'Adamo	du Roseau
33 PSYCHO.	Les hommes viennent de Mars, les femmes de Venus ♥	296 John Gray	Logiques
34 THRILLER	L'associé ♥	24 John Grisham	R. Laffont
35 SPIRITU.	Manuel du Guerrier de la lumière	47 P. Coelho	Carrière
36 ROMAN	Tous ces mondes en elle ♥	5 N. Bissonodath	Boréal
37 POLITIQUE	Si je me souviens bien	5 Meisel/Sliver	IRPP
38 ÉCONOMIE	Mondialisation de la pauvreté ♥	46 Chossudovsky	Écosociété
39 NUTRITION	Le programme de longue vie ♥	26 Curtay/Souccar	Seuil
40 ROMAN	L'Africaine ♥	18 F. Marclano	Belfond
41 PSYCHO.	1001 bonnes raisons de prendre un amant	20 Lili Gulliver	Intouchables
42 B.D.	Calvin & Hobbes n° 18 - Gare au psychopathe à rayures!	2 B. Watterson	Hors Collection
43 SPIRITU.	Conversations avec Dieu T. 2 ♥	109 N. Walsch	Ariane
44 BIOGRAPH.	Cet amour là	2 Yann Andrea	Pauvert
45 ROMAN Q.	Le pari ♥	35 D. Demers	Q.-Amérique

♥ Coups de coeur Renaud-Bray. 1<sup>er</sup> semaine sur notre liste. NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION

MAINTENANT OUVERT tous les jours de 12 h à 20 h

Des prix fous, fous, fous !

## Centre de Liquidation

3660, rue St-Denis Est (angle Cherrier) MONTRÉAL

(514) 288-0952

www.renaud-bray.com



Arlette Cousture  
photo André Panneton

Marc Fisher

Chrystine Brouillet  
photo Gilles Langlois

## COMMENT ÉCRIRE UNE BONNE HISTOIRE

avec Marc Fisher, Arlette Cousture et Chrystine Brouillet et la participation de Jacques Lanctôt, éditeur

Un atelier d'écriture fascinant qui vous fera découvrir la méthode de trois écrivains à succès!

- le roman policier avec Chrystine Brouillet
- le roman historique avec Arlette Cousture
- le roman à suspense avec Marc Fisher

Spécial édition: Jacques Lanctôt, éditeur, vous expliquera comment être publié.

« Un des événements les plus courts à Montréal »  
Elisabeth Benoit, La Presse

Date : Le samedi 6 novembre, de 9 h 00 à 17 h 00  
Lieu : Hôtel du Parc, 3625, avenue du Parc, Montréal  
Coût : Tarif régulier : 125 \$ (taxes incluses)  
Tarif étudiant : 95 \$ (taxes incluses)

Inscription: (514) 483-1596

les éditions  
★ MERLIN

Marie-Louise Gay

## LE JARDIN DE BABEL

Collection « théâtre »

Marie-Louise Gay

Le jardin de Babel

Une incursion merveilleuse dans le monde de l'imaginaire, une aventure rocambolesque appuyée par des dialogues hilarants qui foisonnent de rimes et de jeux de mots.

Une pièce à lire pour les enfants de 4 à 9 ans, à l'école ou à la maison



LANCTÔT ÉDITEUR

# LIVRES

ROMANS QUÉBÉCOIS

## Profession : nouvellistes à mi-temps

### LES ROGNONS DU CHAT

Pierre Léon  
L'Interligne  
Montréal, 1999, 164 pages

### LES CHEMINS CONTRAIRES

Michel Dufour  
L'Instant même  
Québec, 1999, 158 pages

Parmi les questions que seront invitées à débattre les participants au prochain colloque de l'Académie des lettres du Québec, le mois prochain, il y a celle-ci, qui ne manque pas de pertinence: «Comment considérer le fait de la prolifération du professeur-écrivain?» Ils sont nombreux, en effet — trop, au goût de certains —, nos poètes, nos nouvellistes, nos romanciers qui enseignent. Personne ne se demande comment ils font pour mener ainsi deux carrières concurrentielles: leurs vacances mirifiques, qui font l'envie de tout un chacun, expliquent cela.

Leurs motivations sont également vite trouvées: ils enseignent pour gagner leur vie, la plume créatrice étant une chiche pourvoyeuse, et ils écrivent parce qu'ils aiment les livres. À force d'en lire, de les étudier, pas étonnant que l'envie leur prenne d'en faire... Parmi cette «engance», en voici deux, qui en font partie depuis quelque temps déjà.

Pierre Léon est un linguiste de grande renommée, rattaché à l'Université de Toronto; bien connu pour ses recherches en phonétique et en phonologie, il a publié dans ces domaines des ouvrages aussi savants que remarquables.

De la science linguistique à l'amour de la littérature, il n'y a probablement qu'un pas, que Léon a franchi avec une bonne humeur et un plaisir évidents. Il a déjà fait paraître, au Québec et dans sa Touraine natale, des poèmes et des contes, de même qu'un roman, *Sur la piste des Jolicœur*

(VLB, 1993), une saga truculente dans laquelle deux familles de même souche, l'une québécoise, l'autre française, se retrouvent, recherches généalogiques obligent, après quatre siècles de séparation. Léon avait organisé là un joyeux choc de cultures où les uns et les autres étaient moqués à égalité.

Les dix-huit nouvelles qui composent *Les Rognons du chat*, très variées dans leur écriture et leur atmosphère, sont toutes des nouvelles de facture plutôt classique. Pierre Léon ne tente pas de révolutionner le genre; plutôt, il l'explore habilement et de façon très personnelle, créant dans chacune un petit univers riche de détails qui le rendent vivant.

Certains récits sont légers ou nettement fantaisistes, qui racontent les mésaventures cocasses de voyageurs en Amérique latine ou en Nouvelle-

Zélande; d'autres sont teintés d'un brin d'ironie, tel ce huis clos inattendu pendant le Salon du livre francophone de Toronto, où cette équipée en terre canadienne d'une dame de Bordeaux qui rêve d'affronter notre nature sauvage, ce Canada exotique qu'affectionnent les Européens: elle sera plaisamment servie...

Quelques nouvelles sont, au contraire, tragiques; l'une est un épisode de la Seconde Guerre mondiale, une autre relate la triste histoire d'amour de deux jeunes dissidents chinois à l'époque de la terreur de la place Tiananmen. Or ce sont toutes des histoires bien ficelées, menées vivement comme il se doit pour des nouvelles; ici, on ne s'appesantit pas davantage sur la mort que sur les aléas de la vie quotidienne.

Mais les plus réussies se trouvent par hasard à la fin du recueil. *Yannick*, par exemple, est un bijou de sécheresse cruelle. C'est l'histoire d'un élopé de la vie, d'un enfant battu devenu peintre en bâtiment, racontée par lui-même dans un soliloque ravageur. Son passé ne le poursuit pas, cependant: le mal est fait, et c'est tout. L'essentiel de son récit relate



moire et notamment dans ses souvenirs de voyage nombre de détails de ses nouvelles, ce qui leur confère un accent d'authenticité très intéressant. Par ailleurs, il sait jouer de toutes les tonalités, mais paraît moins à l'aise dans la fantaisie que lorsqu'il pratique «une lucidité ou une ironie sèche», comme l'a souligné le critique littéraire Henri Mitterand, cité en quatrième de couverture.

Le linguiste de profession a su se faire discret. Il a mis de côté sa science des arcanes de la langue pour n'en garder que la convivialité, mise au service des histoires qu'il avait envie de raconter.

### Des condensés d'existence

Michel Dufour, lui, qui enseigne dans un collège de la région de Québec, est un nouvelliste très actif. Il a publié de nombreux récits dans des revues et des collectifs, et signe son quatrième recueil depuis 1989. Ses textes, pour la plupart très brefs, ont d'abord été d'allure surréaliste — notamment dans *Circuit fermé* —, puis ils ont privilégié l'étrange sur fond de situations quotidiennes. La plupart des nouvelles des *Chemins contraires*, en revanche, sont plutôt réalistes. L'enfance, cette constante quasi lancinante dans notre littérature, revient souvent dans cette trentaine de récits, évoquée sur le vif ou ressouvenue, objet d'effroi ou de nostalgie.

La plupart des personnages de Dufour n'ont pas été gâtés par la vie: enfants battus ou mal aimés, souffredouleur de leur entourage, femmes violentées par leur père ou leur mari, hommes enfermés dans leur misère sexuelle, ce sont des êtres malchanceux ou qui n'ont pas su s'y prendre avec la vie. Ces nouvelles, sans être une anthologie des misères des petites gens, sont ses instantanés ou des

condensés d'existence qu'on dirait inspirés de faits divers. Plusieurs personnages vivent en effet l'un ou l'autre de ces «problèmes de société» dont traite abondamment les actualités, d'où notre impression de n'être pas tout à fait emportés dans des fictions, quel que soit leur réalisme.

Dufour n'a pas toujours su s'approprier ces situations, ces destins, pour les singulariser. Est-ce parce qu'ils sont souvent décrits par des amis, des voisins qui ne sont pas toujours partie prenante à l'histoire, ou à cause de la langue de bois de la psychologie populaire qui apparaît ça et là? Toujours est-il que trop de ces personnages ressemblent à des types plus qu'à des individus.

Mais il n'y a pas de des faiblesses dans ce recueil. On aimera les sarcasmes bien sentis dans *Les Mots tus*; le beau délire de cet amoureux de *L'Expiation*, qui assimile l'amour à une denrée périssable, comme une

simple bouteille de vinaigrette dont la date de péremption approche; ou encore, ce moment de pure joie enfantine, très bref, magnifique, de *Caniculaire*. Dufour laisse alors ses personnages à eux-mêmes, à leur bonheur fugitif ou à leur peine. Enfin, il lui arrive de jouer fort bien avec les points de vue de narration et de réussir des juxtapositions surprenantes, qui font sentir efficacement le désarroi de certains personnages.

Quant à la nouvelle intitulée *Rencontre capitale*, racontée en sept moments répartis à intervalles égaux parmi les autres nouvelles, cette aventure fortuite d'un homme et d'une femme à Québec à laquelle le lecteur-touriste est appelé à s'intéresser jusqu'à en devenir un des protagonistes, elle tient plutôt du procédé.

Les professeurs, surtout s'ils sont des écrivains occasionnels, ne sont pas tenus d'avoir une note parfaite. [rchartrand@videotron.ca](mailto:rchartrand@videotron.ca)



Robert Chartrand



### Le Pari

de Dominique Demers



35<sup>e</sup> semaine sur la liste des meilleurs vendeurs!

« Le résultat est éloquent, le pari d'auteur superbement relevé. »

Jean Fugère,  
*Le Journal de Montréal*

« Dominique Demers a remporté tous les paris, dont celui de marier richesse narrative et émotions. »

Lise Lachance,  
*Le Soleil*

### POÉSIE

## Le murmure des défaïtes

### LA VOIX DE CARLA

Élise Turcotte  
Leméac, «Poésie»  
Montréal, 1999, 96 pages

D'abord paru chez VLB Éditeur en 1987, *La Voix de Carla* demeure un livre charnière dans l'œuvre d'Élise Turcotte. Quelque part entre *Navires de guerre* (Écrits des Forges, 1984) et *La terre est ici* (VLB Éditeur, 1989), ce récit poétique contient déjà tout l'univers romanesque de l'auteure du *Bruit des choses vivantes*. Cette voix, aussi narrative qu'elliptique, évoque la solitude des passions, la défaite amoureuse au fil du temps qui circule à travers

les dilemmes quotidiens. Sur une table, des notes s'entassent pour l'écriture éventuelle d'un roman. Dans ces fragments de prose, un rapport au monde impulsif ne cesse de bousculer une émotion, une crainte, une lueur d'espoir. L'événement le plus simple transcende la charge du rêve et ses implications. Comme l'indique, avec justesse, Carole David en quatrième de couverture: «Comment ne pas être troublé par ces pierres précieuses enfilées les unes aux autres d'où surgissent des descriptions phénoménales, des poèmes météoriques?» Lauréat du prix Émile-Nelligan en 1988, *La Voix de Carla* n'a rien perdu de sa plainte suggestive.

David Cantin

## JUDITH COWAN

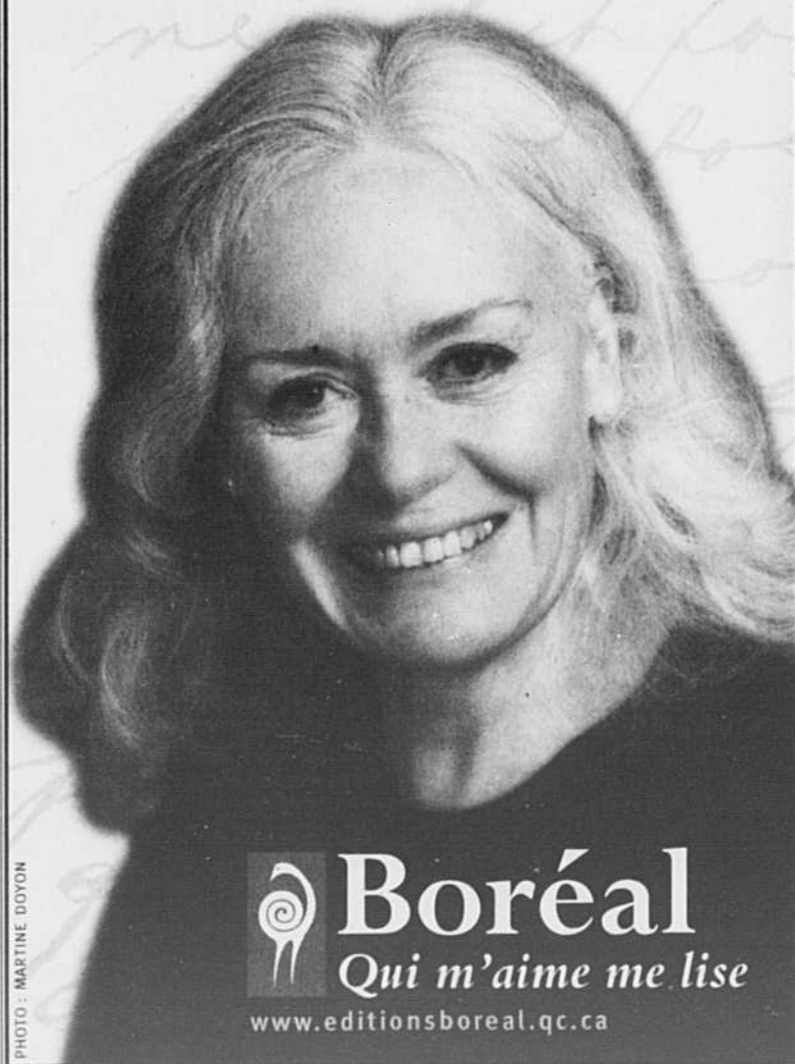
### PLUS QUE LA VIE MÊME



Six nouvelles, intelligentes, sensibles, qui nous permettent de découvrir

un des plus importants auteurs de langue anglaise au Québec.

144 pages • 17,95 \$



**Boréal**  
Qui m'aime me lise  
[www.editionsboreal.qc.ca](http://www.editionsboreal.qc.ca)

## Garage Molinari

de Jean-François Beauchemin

### La surprise de la rentrée!

« Soubreveste, quel roman! [...] On pense au *Petit Prince*, mais en mieux. »

Réginald Martel,  
*La Presse*

Livre finaliste au Grand Prix des Lectrices *Elle Québec*.



## Angela

d'Isabel Vaillancourt



La voix singulière d'une enfant peu banale!

[...] la peur change mon matelas en un grand lac où je me noie parce que tous les chiens de la terre pissent... Faut que je me calme les nerfs.

QUÉBEC AMÉRIQUE  
[www.quebec-amerique.com](http://www.quebec-amerique.com)



félicite Anne Éline Cliche, finaliste au Prix littéraire de la Gouverneure générale du Conseil des Arts du Canada 1999, catégorie essai pour *Dire le livre*



Anne Éline Cliche  
**Dire le livre**  
essai



## LIVRES

ROMANS DE L'AMÉRIQUE

## L'ombre de Faulkner

EN MON DERNIER  
APRÈS-MIDIKaye Gibbons  
Traduit de l'anglais par Sabine Porte  
Christian Bourgois  
Paris, 1999, 304 pages

O n abuse parfois, chez nos voisins du Sud comme outre-mer, de la référence à Faulkner. Cormack Macarthy, pourtant bien plus proche, par l'esprit, de Melville et de Hemingway, n'y a pas échappé. Et il suffit qu'Anne Hébert écrive *Les Fous de Bassan* pour que son éditeur français s'exclame: «Un Faulkner du Nord!» Bref, un peu de passion, de chaleur, de folie enfouie dans les gènes et d'emportements menant à la violence et au sang, et vous voilà étiqueté pur produit de cépage sudiste, placé sous le patronage du fameux faux pilote de chasse qui répondit un jour au président des États-Unis l'ayant invité à souper: j'ai pas le temps...

Quand le roman de Faye Gibbons commence, un homme qui brandit

un couteau servant à égorger les porcs s'écrie: «Je n'ai pas voulu le tuer, ce négro!» Si en plus le livre s'intitule *En mon dernier après-midi*, la référence devient presque automatique. Les critiques américains ne s'y sont pas trompés qui ont ressorti la bonne vieille comparaison, toujours commode, avec ce vieux Will. Et pourtant, le roman de Gibbons, à première vue, se présente plutôt comme le répertoire de souvenirs d'une mémorialiste relativement sage, à la prose classique impeccable. Pas de heurts stylistiques, ici... Aucune polyphonie non plus. Rien qui puisse rappeler *Le Bruit et la Fureur* ou *Tandis que j'agonise*. Le roman, en matière de narration, reproduit fidèlement le fil univoque de l'existence d'une vieille femme telle que remémorée à un âge auquel le retour sur le passé peut devenir un exercice impératif («[...] ces sou-



Louis Hamelin

venirs qui réclament à cor et à cri le droit d'être entendus...»). Les quelques réflexions esquissées ici et là sur le travail de la mémoire auraient par ailleurs mérité de plus amples développements. Comme ceci qui, en plus d'être intéressant, est assez joli: «La mémoire, semble-t-il, est mon être mortel qui maintes et maintes fois se meurt et s'en revient, s'en repart, revient.»

La mémoire, à la fois le refuge ultime («Je voulais plonger sous le fleuve de la mémoire et y demeurer à jamais tandis que le temps s'écoulait au-dessus de moi») et, comme chez Proust, la voie d'une explication du monde forcément subjective, peut-être fantasmée, mais toujours présente, et dont toute «vocation artistique», en tant qu'elle veut représenter la vie, est appelée à se nourrir. Ainsi: «[...] mon caractère me portait déjà à découvrir des choses que je n'étais pas prête à assimiler. J'avais tant et tant de bribes d'idées qui attendaient que le temps les ordonnât selon une quelconque forme de logique, les synthétisât, de sorte qu'à l'âge adulte, j'eusse ce qu'à mes propres enfants je désignais du nom de moelle vive, la subtile intuition, la connaissance intrinsèque des rouages de ce monde.» Mais l'héroïne de Gibbons ne se lais-



se pas trop souvent aller à réfléchir. Elle est bien trop occupée à narrer les événements de sa vie.

## En pays connu

En *mon dernier après-midi* pourrait être une sorte de roman de genre, et ce, à double titre. D'abord, et très clairement, le roman du Sud. Tous les éléments y sont, dosés de manière presque caricaturale: le chef de famille cruel et dominateur, à la limite de la folie, incarnation inflexible de la race des maîtres (grands propriétaires terriens détenteurs d'esclaves) à l'époque précise à laquelle leur pouvoir commence à basculer; la vieille gouvernante noire, personnage central, incontournable, qui, dotée d'une exemplaire patience, sorte de pivot ou d'îlot de quiétude ancré au milieu du déroulement de l'histoire, cumule en elle plus de sagesse et de savoir ancestral que tous les membres de la famille réunis; la jeune fille idéaliste, que sa bonté naturelle pousse à doloier les esclaves; la guerre de Sécession qui se prépare et qui enfin survient, précipitant le crépuscule de tout ce beau monde; etc.

L'autre genre serait d'origine plus récente, et je serais tenté de l'appeler le «nouveau roman matriarcal américain». Le dernier roman de Dorothy Allison, dont j'ai parlé ici, et sans doute celui de Barbara Kingsolver, dont je compte traiter dans deux semaines, sont à ranger, jusqu'à preuve du contraire, sous cette ét-

quette. Dans ces romans, les hommes, lorsqu'ils sont présents, sont peints à très gros traits.

On ne peut pas dire de leurs caractères qu'ils versent a priori dans la subtilité. Samuel P. Tate, le père de la jeune Emma Garnet, est un homme d'une méchanceté sans faille, presque invraisemblable (et, pourtant, crédible...); le mari que choisira Emma Garnet (brave Quincy Lowell) est, lui, d'une bonté sidérante, tout aussi étonnante que la méchanceté de son beau-père. Est-il possible qu'aient existé des hommes d'une telle droiture, dotés d'un tel sens des responsabilités, à la fois dans l'intimité et sur la place publique? Peu importe la réponse: écrire des romans est une bien belle chose.

Le jeune Whately avait bien du potentiel. Mais l'auteur, négligeant de nous le faire connaître, l'expédie vite fait, d'une foudroyante infection syphilitique (l'homme puni par ou il ne peut s'empêcher de pécher, dans la logique des choses, quoi...). Quant aux trois plus jeunes garçons de la famille, ils feront eux aussi place nette assez rapidement, formant un seul bloc qui, d'abord envoyé en apprentissage, finit par disparaître sur le Vieux Continent, évitant de ce fait de revenir prendre les armes pour défendre le vieux Sud attaqué.

On serait pourtant mal venu de se plaindre d'une telle surreprésentation féminine, pour autant qu'elle fut délibérée (oh Maureen, sœur de l'autre, pourquoi pas toi et moi, dans une vie antérieure?). Car le livre de Gibbons est passionnant, et il se dévore comme une saga en format condensé, avec pas mal de bonheurs d'expression à la clef. Les pages les plus fortes sont sans doute celles qui nous montrent l'héroïne et son cher Quincy s'occupant des blessés de la guerre de Sécession, cette boucherie parmi les bouchereries, leur consacrant toutes leurs forces et pratiquement tout l'espace de leur maison. On croirait voir passer, un fugitif instant, l'ombre de Whitman penché sur le sort de ces malheureux.

Whitman, oui, mais pas Faulkner... Gibbons, à travers son héroïne, ne prétend pas nous présenter autre chose qu'une seule voix, une seule «vérité». C'est une grande et charmante mélodiste, sans doute, plus proche de Margaret Mitchell que des leçons du vieux William.

HISTOIRE

Montréal est-elle  
une capitale?UNE CAPITALE ÉPHÉMÈRE,  
MONTREALET LES ÉVÉNEMENTS  
TRAGIQUES DE 1849Textes réunis et présentés  
par Gaston Deschênes  
Les Cahiers du Septentrion  
Québec, 1999, 160 pagesJEAN CHARTIER  
LE DEVOIR

Voilà dix ans, l'historien Gaston Deschênes avait déjà déniché un document exceptionnel, soit le journal de guerre de George Scott, major des rangers, chef des incendiaires des maisons de la Côte-du-Sud au moment de la Conquête, en septembre 1759. Deschênes publia ce texte dans son livre *L'Année des Anglais*, le plus important ouvrage consacré à ce sujet depuis *La Guerre de Conquête* de Guy Frégault.

Voilà que Deschênes récidive avec un inédit sur une autre période éminemment trouble. Non seulement a-t-il trouvé un texte du principal instigateur des émeutiers de 1849, George Perry, sur la mise à feu du parlement de Montréal, mais il a aussi déniché la correspondance privée à chaud du marchand Seaver sur ces événements demeurés méconnus.

Gaston Deschênes est éditeur au Septentrion. Une huile méconnue de Charles William Jefferys, dénichée aux Archives nationales du Canada, illustre la couverture de cet essai sur un incendie qui mit fin au statut le plus prestigieux de Montréal.

L'historien, qui traque les originaux, a même trouvé le brûlot publié dans *The Montreal Gazette* du 25 avril 1849, sous la signature de son rédacteur en chef, l'Écossais James Moir Ferres, qui prononça également un discours au soir de l'émeute. Sa tête parut dans le journal tory *Punch in Canada* comme l'un des cinq meneurs des incendiaires.

Dès son introduction, Gaston Deschênes nous prévient: «Les événements de 1849 attendent leur historien.» Lui-même apporte dix pièces essentielles du puzzle. Il reproduit les deux premiers textes importants écrits à ce sujet: celui de J. J. Bell paru en 1903, alors qu'on rasait le nouveau marché Sainte-Anne; le second par Lionel Groulx, en 1944, intitulé «L'émeute de 1849 à Montréal».

Bell rappelait que Kingston avait été choisie comme capitale au moment de l'union du Haut et du Bas-Canada en 1841 mais que Montréal obtint naturellement ce titre en 1844: «On la considérait plus appropriée, compte tenu de son importance commerciale, des moyens de transport de l'époque, étant située à la fois loin de la frontière mais assez près de la ligne de démarcation qui séparait les provinces auparavant. Montréal serait sûrement encore aujourd'hui la capitale du Canada si des émeutiers

n'avaient pas incendié l'Hôtel du Parlement, en 1849, événement qui déshonora la ville.»

Le coéditeur du Septentrion a découvert qu'Augustus Howard, le «nouveu du juge en chef du Haut-Canada», ouvrit l'assemblée tumultueuse du Champ-de-Mars à 20h, avant la mise à feu du parlement, par «un discours incendiaire», suivi par MM. Erksdale, Ferres, Mack et Montgomerie.

Bell écrivit: «Le Parlement ne siègea plus jamais à Montréal. Aucun siège du gouvernement n'y fut établi en permanence et, pendant un certain temps, la Chambre siégea en alternance à Toronto et à Québec tous les quatre ans. Ce système itinérant, qui nécessitait le déménagement de tous les fonctionnaires, des archives, de la bibliothèque et de tout l'attirail gouvernemental, et qui causait une longue interruption des travaux, ne pouvait plus continuer. Après quelques années, des démarches furent entreprises pour désigner une capitale permanente.»

De son côté, le directeur de la Bibliothèque du parlement de Québec, Gilles Gallichan, a mené une nouvelle recherche sur «notre désastre d'Alexandrie», selon le mot de l'historien Garneau. Celui-ci, autodidacte, avait mené ses recherches dans cette bibliothèque avant de publier son *Histoire du Canada*, l'année de l'incendie. Gallichan écrit: «Depuis 1845, on y avait réuni les collections parlementaires des deux chambres, ainsi qu'une grande partie des archives publiques et législatives. Ce type de bibliothèque législative était d'apparition récente. Il était né en France et aux États-Unis dans la mouvance des grandes révolutions démocratiques.»

Cette bibliothèque avait été créée avant celle de la Chambre des communes de Grande-Bretagne en 1818. Gallichan écrit: «L'arrivée de Louis-Joseph Papineau à la présidence de l'Assemblée, en 1816, accéléra le développement de la collection. Papineau était un bibliophile et la bibliothèque parlementaire se trouvait sous sa responsabilité. Avec l'aide de son greffier, il en fit une importante institution culturelle.»

L'Union de 1840 imposa la fusion de la Bibliothèque parlementaire du Bas-Canada et du Haut-Canada, cette dernière ne comptant que quelques centaines d'ouvrages.

«En 1849, les deux collections parlementaires dépassaient les 23 000 volumes. Elles formaient la plus importante et la plus riche bibliothèque du pays à cette époque. Il ne fallut que quelques heures pour détruire ce capital documentaire.»

La bibliothèque fut détruite par les émeutiers qui tentèrent ensuite d'assassiner le premier ministre Louis-Hippolyte LaFontaine et qui récidivèrent en août à son encontre. Cette année-là, les chefs de langue française furent brisés et les institutions qui la défendaient, détruites. Ce livre ravive un vieux contentieux au sujet de Montréal, la capitale.

Un inédit sur  
une période  
éminemment  
trouble de  
notre histoireMARIE-CHANTALE GARIÉPY  
Sur les ailes d'un angeMARIE-CHANTALE  
GARIÉPYSur les ailes  
d'un angeet autres moyens de  
transport inadéquatsL'innocence est une douce  
perversion.ÉDITIONS TRAIT D'UNION  
Entre la page et vous...

CHARLES DANTEN

CHARLES DANTEN  
Un vétérinaire  
en colère

Essai sur la condition animale

essai  
24,95 \$

Un vétérinaire ose lever le voile sur les réalités gênantes qui se cachent derrière notre amour des bêtes.

«Je m'attendais à un livre échevelé, à un pamphlet. Pas du tout. [...] C'est du journalisme d'enquête, cliniquement documenté. [...] Un livre qui m'a beaucoup dérangé.»

PIERRE FOGLIA, *La Presse*vib éditeur  
www.edvib.com

La passion de la littérature

CLAUDE PARÉ  
Exécuté en chambreQue signifie la liberté de créer  
dans un monde où l'esclavage prolifère ?

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

Cette semaine à CENT TITRES

La question de l'identité est au cœur de l'œuvre de Neil Bissoondath. Son dernier roman *Tous ces mondes en elle* en témoigne de façon sensible. Une rencontre avec un auteur exceptionnel qui porte bien des mondes en lui.

Robert Lévesque s'enflamme pour le dernier roman de Mordecai Richler, *Le Monde de Barney*, maintenant disponible en français chez Albin Michel.

Quand à Zoomba, elle nous parle du dernier roman de Jean-Marie Poupard, *On a raison de faire le caméléon*. Les inconditionnels ne seront pas déçus: humour, ironie et tendresse sont au rendez-vous.

Le magazine littéraire  
de Télé-Québec  
Animé par  
Danielle LaurinMercredi 19h30  
Rediffusion jeudi 13h30

Télé-Québec PÔLE LE DEVOIR

MANUSCRITS NON PUBLIÉS

Faites connaître vos manuscrits non publiés (ou refusés) par l'entremise de notre revue littéraire spécialisée, intitulée *La fureur d'écrire*. (Aucuns frais). Adresse: 303 - 290 rue Nelson, Ottawa, ON., Can., K1N 7S3. Tél. 1-613-235-3568. De plus, vous pouvez les déposer à notre Fonds de conservation de manuscrits, *La fureur de lire*, jusqu'à ce qu'ils soient découverts par les éditeurs et le public.

Bibliothèque de Saint-Malo  
Fonds de conservation de manuscrits  
228, Rte 253 Sud, Saint-Malo (Québec) JOB 2Y0

Tél. 1-819-658-2124



SAUVEGARDE DU PATRIMOINE CULTUREL

MOE  
82  
BIUS

ÉCRITURES / LITTÉRATURE

SCÈNES DE LA VIE GAIE

Un numéro préparé par  
Pierre Salducci

12 \$

2200, rue Marie-Anne Est, Montréal H2H 1N1 Tél. et téléc. : (514) 597-1666  
www.generation.net tripty  
coursel: tripty@generation.net

# LIVRES

LE FEUILLETON

## Histoire d'écrire

Un roman où le regard critique se fait d'autant plus roué qu'il s'avance masqué, et sous les apparences les plus bénignes

### JE M'EN VAIS

Jean Echenoz  
Éditions de Minuit  
Paris, 1999, 253 pages

s'agit toujours d'histoires de séduction et d'abandon... Et son dernier roman nous en livre encore un autre exemple.

#### L'anti-romantisme

Le titre, *Je m'en vais*, est la phrase par laquelle Echenoz ouvre et clôt ce roman qui va nous transporter de Paris au pôle Nord, en passant par Québec, puis de nouveau à Paris. Entre ces deux moments, un an s'est écoulé. Ferrer a quitté un bon matin sa femme parce qu'il en avait marre de toujours vivre les mêmes scènes, d'être prisonnier des mêmes habitudes, comme s'il ne pouvait plus supporter cette série de clichés, toujours identiques. Notons au passage qu'il n'y est même pas question d'amour, d'absence d'amour ou de fin d'une histoire d'amour. Dans les romans d'Echenoz, l'amour est un produit dérivé, jamais premier. Il est par ailleurs voué à la répétition.

Donc, à fuir...

Artiste raté qui s'est reconverti dans la vente d'œuvres d'art, Ferrer est un personnage qui ne semble avoir aucun état d'âme (seul l'état de son cœur, malade, rappelle qu'il en a un). Les femmes l'attirent, le séduisent, mais aucune ne le retient. Quand il part pour le pôle Nord («C'était intéressant, c'était vide et grandiose, mais au bout de quelques jours un peu fastidieux.») en s'embarquant sur le brise-glace *Des Groseilliers* à Québec, c'est pour y retrouver un bateau de commerce (le *Ne-chilik*) qui se serait échoué vers la fin des années cinquante dans les glaces du Nord avec un précieux chargement d'œuvres inuites (une histoire vraie, d'après l'auteur, qui a beaucoup lu sur le sujet).

Avec l'aide de guides inuits, il va les récupérer, les ramener à Paris, se les faire aussitôt voler par son ancien assistant qui s'est fait déclarer mort, subir un infarctus, partir à leur recherche en Espagne sur les indications fournies par un policier parisien qui les tient lui-même de collègues espagnols, les retrouver, puis recommencer encore ses flirts insipides. L'histoire est un éternel recommencement ponctué par des épisodes inuti-

lement compliqués qui ne conduisent à aucune renaissance. Echenoz est anti-romantique.

C'est ce qui fait aussi la force de ses romans et de son écriture. Son regard y est toujours acéré, sans complaisance, à la limite de l'objectif. Mon collègue Christian Rioux parlait la semaine dernière dans ces mêmes pages d'Echenoz le «regardeur». J'ajouterais pour ma part qu'il est un regardeur dont l'objectif est précisément de s'abstraire de ce qu'il voit pour mieux le voir, en réduisant au minimum toute interférence subjective. Ce que cela donne, c'est du récit pur, le plaisir de construire de toutes pièces une histoire où du réel se dit sans même qu'on y insiste. Un régal pour ceux qui aiment la «littérature», car c'est de cela qu'il s'agit avec Echenoz!

#### Le regard masqué

Au delà de cette histoire qui emprunte au roman policier aussi bien qu'au roman d'aventures (voire au conte si l'on considère le trésor pris dans les glaces, qu'un héros doit trouver et ramener chez soi grâce à l'aide d'adjuvants), nous sommes dans un roman où la critique sociale — disons plutôt le regard critique — se fait d'autant plus roué qu'il s'avance masqué, et encore sous les apparences les plus bénignes.

Par exemple, le monde de l'art dont nous découvrons ici les misères et les petitesse dans cette époque où rien ne sonne plus vrai chez ces artistes dont, encore hier, on sollicitait des entrevues, des points de vue, des projets d'exposition, etc. L'art est devenu un commerce. L'acheteur, bien plus que l'artiste, en est la clé. «Mettez-vous à la place du collectionneur [...] vous savez ce que c'est pour lui, acheter un tableau, vous savez bien comme il a peur de perdre son argent, peur de ne pas être dans le coup, peur de rater Van Gogh, peur de ce que va dire sa femme, tout ça. Il a si peur qu'il ne voit plus, le tableau, n'est-ce pas. Il ne voit plus que vous, le marchand, vous dans vos habits de marchand.» Alors le marchand développe toutes sortes de stratégies, dont l'une consiste à détourner l'attention de

l'acheteur vers une autre œuvre afin, précisément, qu'il revienne acheter quelques jours plus tard (après mûre réflexion et consultation auprès de sa femme) celle qui l'avait d'abord frappé. «Il faut les contrer, quelquefois. Il faut leur donner l'impression qu'ils pensent par eux-mêmes.»

C'est cynique, mais parfaitement efficace. Echenoz, je l'ai dit plus tôt, c'est la distance, et on en trouve trace jusque dans les manifestations du narrateur qui, au fil du récit, se permet toutes sortes de remarques qui nous rappellent qu'il n'est pas totalement neutre... «Il les croyait toujours là, l'innocent, comme si, de recharge, elles ne patientaient que pour lui.» Ca, c'est Ferrer avec les femmes. Plus loin, c'est le narrateur qui conduit soudainement son récit comme un journaliste en salle de nouvelles. «Mais nous ne pouvons, dans l'immédiat, développer ce point vu qu'une actualité urgente nous mobilise: nous apprenons à l'instant, en effet, la disparition tragique de Delahaye.» Ailleurs encore, le voilà qui nous rappelle qu'un récit a son rythme et ne doit pas être précipité. «Mais nous n'en sommes pas là. D'abord il faut se rendre au cimetière d'Auteuil.» Comme Echenoz n'abuse pas de ce procédé, ce dernier est juste suffisant pour nous décontenancer.

A propos, vous savez à quoi ressemblent des funérailles? «De fait, c'est assez simple. Vous avez le cercueil sur tréteaux, disposé les pieds devant. A la base du cercueil vous avez une couronne de fleurs à l'ordre de son occupant. Vous avez le prêtre qui se concentre à l'arrière-plan gauche et l'appariteur à l'avant-scène droite — corpulence rouge d'infirmier psychiatrique, expression dissuasive et costume noir, un goupillon dans la main droite. Vous avez le monde qui vient de s'asseoir. Et quand l'église presque pleine fait silence, le prêtre énonce quelques prières, suivies d'un hommage au défunt, puis il invite le monde à s'incliner devant la dépouille ou la bénir à l'aide du goupillon, au choix. C'est assez bref et c'est bientôt fini [...]» Moribonde, la littérature? Allez-y voir!

Denisjp@mink.net



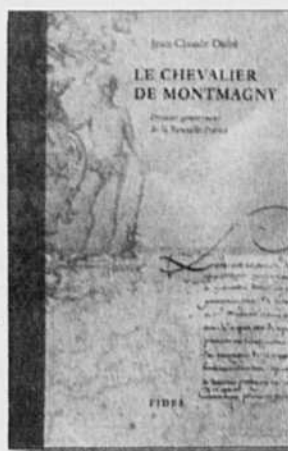
Jean-Pierre Denis

Digne représentant de cette génération d'écrivains (Jean-Philippe Toussaint, François Bon) qui savent parler de la vacuité des temps modernes avec distance, sans implication émotive, comme par jeu, Jean Echenoz a souvent dit qu'il écrivait pour s'amuser, se surprendre, qu'il écrivait «sans préméditation». Son écriture est pourtant recherchée, hautement descriptive, extrêmement travaillée (heureusement, jamais maniérée). Les premiers jets qui lui servent de canevas ou de matière première pour ses romans, ce sont les multiples notes qu'il rapporte de ses déambulations, dans Paris ou ailleurs, et qu'il prend des heures à recopier et à compléter quand il rentre chez lui.

Echenoz est un écrivain méticuleux. Contrairement à beaucoup d'écrivains parisiens qui sont le produit de leur milieu, des modes successives, lui, qui habite le XIX<sup>e</sup> arrondissement (un quartier populaire), n'appartient cependant pas en propre à cette ville. Né à Orange, d'une mère d'origine marseillaise et d'un père d'origine parisienne dont la profession, médecin, les a amenés plusieurs fois à déménager, il a vécu les vingt premières années de sa vie dans le Midi.

De même, si on considère son cursus scolaire, est-on surpris d'apprendre qu'il n'a découvert les grands classiques qu'au tour de la trentaine, et non à quinze ou dix-huit ans comme cela est de coutume dans l'Éducation nationale. A trente ans, Flaubert est pour lui une révélation, et ce qu'il en a gardé touche sans doute à la distance froide qu'il sait maintenir à l'égard de ses personnages. Quant à ses lectures, on trouve un peu de tout, sauf du roman «naturaliste» ou «psychologique» — auxquels il dit ne rien comprendre. En effet, on ne peut pas dire que ses romans nous racontent des drames psychologiques, même si, dans presque chacun d'eux, il

## Des livres et des idées



196 pages • 19,95\$

En lice pour le Prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada, catégorie Essai

Jean-Claude Dubé

### Le chevalier de Montmagny

Une biographie remarquable qui raconte le destin extraordinaire du premier gouverneur en titre de la Nouvelle-France.

Photographies de Jacques-Yves Gucia  
Entretiens d'Éric Fourlanty avec le cinéaste François Girard

### Le Violon Rouge

«Ruban de rêve qui se déploie somptueusement. *Le Violon Rouge* est un film qui force l'admiration par la maîtrise de sa mise en scène et qui touche en profondeur par l'émotion que l'on sent palpiter au cœur de la machine.»

Éric Fourlanty



160 pages • 27,95\$



880 pages • 14,95\$

### Guide Vidéo 2000

Le répertoire le plus complet des films disponibles à l'achat et à la location. De l'information précise et à jour sur plus de 15 000 films. Le guide idéal pour tous ceux et celles qui aiment le cinéma.

Fides • La Boîte Noire • Médiafilm

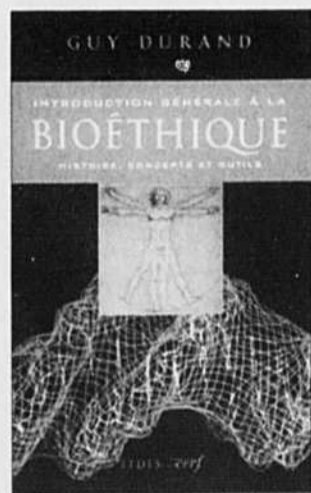
### Fernand Ouellette Dans l'éclat du Royaume

«Livre habité, méditation brûlante illuminée par l'énergie pascalienne, *Dans l'éclat du Royaume* se veut beaucoup plus qu'un projet d'écriture dans une perspective chrétienne...»

Louis Cornélius, *Le Devoir*



256 pages • 24,95\$



Vol. relié, 576 pages • 39,95\$

### Guy Durand Introduction générale à la bioéthique

Histoire, concepts et outils

«Il s'agit d'une entreprise d'envergure, d'un travail titanesque, d'une œuvre majeure qui aura un impact considérable. Ce livre sera probablement la référence principale en bioéthique ici au Québec pendant de nombreuses années, la bible de la bioéthique...»

Michelle Dallaire, médecin

### Elaine St. James Simplifiez votre vie

100 idées pour ralentir votre rythme de vie et profiter de l'essentiel

Stress. Lassitude. Préoccupations. Ce livre propose des idées pour mieux vivre, en toute simplicité et avec bonheur.



258 pages • 19,95\$

# Harry Potter

«Aucun vivant, aucun fantôme n'est à l'abri.»

FOLIO JUNIOR



Deux (fan) tomes déjà parus, un troisième à (dis) paraître...

GALLIMARD

ANDRÉE DANDURAND



roman  
19,95\$

Nadia vit de beauté, d'art et de création. Une écriture tout imprégnée des couleurs de l'Argentine.



I'HEXAGONE  
www.edhexagone.com

La passion de la littérature

Des livres pour tous

FIDES

# LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Un bestiaire bouleversant

UN VÉTÉRINAIRE EN COLÈRE

ESSAI SUR LA CONDITION ANIMALE  
Charles Danten  
Éditions VLB  
Montréal, 1999, 320 pages

**S**i vous possédez un animal de compagnie, si vous aimez les animaux, si l'éthologie vous intéresse, courez tout de suite vous procurer cet essai dérangeant du vétérinaire Charles Danten. Vous y trouverez assez peu de raisons de vous réjouir, mais la charge aura cependant le mérite d'ébranler vos préjugés et votre bonne conscience en vous confrontant aux « aspects les plus obscurs et parfois insoupçonnés de notre relation avec les animaux de compagnie ».

Les données rapportées par Charles Danten dans ce livre, au sujet de l'industrie des animaux de compagnie (une chaîne qui va des chasseurs de têtes exotiques et des éleveurs aux consommateurs pleins de bonne foi), sont à ce point accablantes qu'elles n'incitent pas à chercher des coupables. Il s'agit plutôt d'encaisser le coup et d'élargir notre perspective: « En fait, il n'y a pas d'innocents ni de coupables. Il s'agit d'un choix de société, et c'est elle dans son ensemble la seule responsable. [...] À l'intérieur d'un système qui va de la production à la possession et à la défense des animaux, tout le monde y trouve son compte. Personne, y compris les sociétés de protection et les activistes zoophiles, les amis des bêtes, ne tient à fermer le robinet. Il y a trop d'intérêts en jeu. »

Danten l'avoue: il a participé, lui aussi, à cette imposture qui consiste à confondre nos désirs égoïstes avec le véritable amour des bêtes. Il vient nous expliquer, aujourd'hui, que l'heu-

re est venue d'en finir avec ce mensonge. Catalogue des raisons de sa colère et de son dégoût, son pamphlet vise au cœur des hommes et des femmes de bonne volonté.

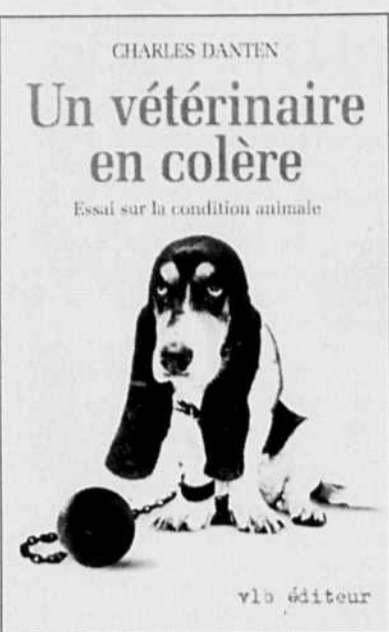
### L'eugénisme animal

Car, enfin, comment peut-on prétendre aimer les animaux comme nos enfants ou presque (ou plus, dans certains cas) et en même temps fermer les yeux sur les conséquences très néfastes, à plus d'un titre, d'une industrie qui prospère en exploitant sans vergogne ce penchant sympathique?

Danten fonde sa démonstration sur un constat très simple: les animaux, pour accéder au statut d'amis intimes de l'homme, doivent d'abord subir un processus de domestication dont les effets sur la condition animale, surtout, et sur la condition humaine, accessoirement, s'avèrent désastreux.

Victimes de manipulations de toutes sortes qui visent à réduire leur taille, à refréner leurs ardeurs sexuelles et agressives, de même qu'à assurer leur docilité, les animaux de compagnie issus de l'élevage (industriel, professionnel, amateur) vivent un véritable enfer dès les premiers mois de leur vie. En captivité, les sujets reproducteurs sont soumis à des conditions d'accouplement artificielles et traumatisantes (des chiennes muselées et immobilisées sont livrées aux assauts des mâles agressifs, par exemple); les sujets qui s'écartent des normes esthétiques et psychologiques du marché sont froidement éliminés à la naissance; les manœuvres de limage de bec (oiseaux) et de griffes (oiseaux, chiens, chats) entraînent souvent des blessures.

Mal nourris, entassés les uns sur les autres, soumis à des conditions d'hygiène douteuses, certains animaux d'usine adoptent des comporte-



ments aberrants: « Il n'est pas rare que les mères, hypernervueuses et traumatisées par l'ambiance qui règne dans ces élevages, mangent leurs petits ou les abandonnent, incapables d'assumer leur rôle maternel. »

Le portrait du lucratif commerce des espèces exotiques est encore plus noir: les opérations débridées de capture dévastent « les habitats et les couvoirs naturels du monde entier »; les animaux sont transportés d'un bout du monde à l'autre dans des conditions sanitaires abominables (« À l'arrivée, le fond des paniers de transport est couvert d'oiseaux morts. Les serpents, tout emmêlés, baignent dans l'urine et les excréments. »), ce qui donne lieu à des hécatombes répétées: « Selon des études, de 50 % à 90 % des animaux exotiques meurent entre la capture et la distribution. »

Pour répondre à la demande croissante d'animaux de race pure, les éleveurs érigent en système l'inceste animal, procédé contre nature qui engendre des maladies génétiques multiples. Pour les seuls chiens et chats, Danten en dresse une liste partielle: cécité, épilepsie, nanisme, hémophilie, allergies, problèmes cardiaques et neurologiques, etc.

Écorchant au passage les éthologues Desmond Morris et Konrad Lorenz, tous deux plutôt complaisants à l'égard du phénomène des animaux de compagnie, le vétérinaire en colère parle de l'ennui et du désarroi que ressentent ces animaux enfermés dans des espaces restreints et maintenus au stade infantile de développement psychologique afin d'entretenir leur dépendance.

A cette liste noire s'ajoute le régime alimentaire débilissant auquel on soumet les bêtes sous les pressions d'une industrie avide de profits. Composée de cadavres animaux et d'aliments de piètre qualité, cette nourriture n'a rien pour améliorer le sort de nos amis: « Cette pitance est un poison qui les tue d'une mort lente mais certaine. » La suite surprendra: « Un chien qui goûte de la bonne nourriture, c'est-à-dire des restes de table, refusera par la suite de manger sa nourriture sèche, et avec raison! »

Les vétérinaires ne sont pas épargnés non plus par Danten. Responsables, certains d'entre eux du moins, de campagnes de vaccination abusive et inutile, ils participent eux aussi, écrit le pamphlétaire, à un système qui leur profite: le vétérinaire « sert à adoucir et à humaniser l'exploitation des animaux. Il joue un rôle crucial et sous-estimé, car, sans lui, le public ne pourrait profiter des animaux avec au-

tant d'insouciance et de facilité. Il est en quelque sorte la conscience d'une société qui exploite les animaux, non sans quelques scrupules, comme en fait foi l'existence même de cette profession. » Plus polémique encore: « Pour résumer, la médecine vétérinaire fournit des soins de plus en plus spécialisés à quelques enfants privilégiés, mais elle démontre peu d'intérêt pour la condition animale dans son ensemble. »

Voilà pour les animaux de compagnie qu'on garde et dont on s'occupe. Les autres, abandonnés, errants (au Canada, chiens et chats confondus, entre deux et trois millions) ou euthanasiés (« En Amérique du Nord, entre 11 et 20 millions de chiens et de chats par année ») n'ont même pas droit à ce traitement.

Enfin, pour résumer les effets nocifs de la domestication animale sur les humains, Danten évoque le nombre important de maladies des animaux transmissibles aux humains et les tensions sociales causées par la présence de bêtes dans des espaces incongrus: « Les aboiements, les morsures et les excréments des animaux de compagnie constituent, dans les grandes villes, une menace pour l'environnement et l'hygiène publique et enveniment souvent les relations entre les citoyens. »

Alors quoi? On ferme boutique et on met un terme à tout ça? Danten n'ignore pas la complexité et la profondeur du problème. Aussi, sa proposition est prudente: « Il ne s'agit pas ici de libérer votre oiseau ou votre chien; cela serait absurde. Non, il faut vous en occuper le mieux possible avec l'intention, un jour peut-être, de ne plus participer à ce que je viens de décrire. »

Notre ignorance, notre désir de domination et notre goût du prestige nous ont menés, malgré nous souvent, dans cette ronde vicieuse que dénonce Danten: « Les animaux, transformés en objets de consommation, attirés, pour toutes les mauvaises raisons, une foule sentimentale et désabusée, elle-même prisonnière d'un système inhumain. En se faisant croire que le bonheur, c'est avoir un chien (ou de le défendre), on a fait des bêtes des choses commerciales aussi dérisoires que les autres. S'il y a un problème de surpopulation, il vient d'une surconsommation entretenue par une demande sans précédent et une industrie ayant pour but de vendre le plus de produits et de services possibles. »

### Une charge efficace

Danten n'est pas un écrivain et son style plutôt terre-à-terre et descriptif, agrémenté de quelques trop rares pointes lyriques, le dessert un peu. Cela dit, son utilisation de la méthode américaine d'argumentation, selon une stratégie qui consiste à exposer brièvement une thèse qu'on illustre ensuite par une accumulation de faits, d'anecdotes, d'exemples et de références (le livre contient 40 pages de notes serrées), s'avère suffisamment efficace pour entretenir l'attention du lecteur bombardé d'informations choquantes.

Avec de tels propos, ce livre soulèvera certainement la controverse et c'est là son but implicite. *Un vétérinaire en colère* est aux animaux de compagnie ce que fut *L'Erreur boréale* de Richard Desjardins pour la forêt boréale: un cri du cœur radical qui prend la forme d'un appel pressant à un changement civilisationnel. Danten écrit: « Si on aimait véritablement les animaux, on les laisserait tranquilles. » A-t-il raison? Le débat est lancé. Garder le silence est désormais interdit. [louiscornellier@parroinfo.net](mailto:louiscornellier@parroinfo.net)

A L'ESSENTIEL

## D'heureuses rééditions

L'AUTRE RIVAGE

Antonio D'Alfonso  
Éditions du Noroît  
Montréal, 1999, 121 pages

**D**ouze ans plus tard, *L'Autre Rivage* d'Antonio D'Alfonso demeure toujours aussi intense. Après avoir été publié en anglais chez Guernica, puis en français chez VLB Éditeur, les Éditions du Noroît reprennent ce livre phare pour toute une génération de poètes québécois. Face aux explications et aux contradictions intimes, ces suites en prose tracent le « portrait d'un Italien » dans son errance affective, intellectuelle et culturelle. Ce cahier de « l'homme seul » définit un apprentissage du bonheur comme des blessures, à travers une quête de l'identité. Chez cet auteur d'origine italienne, pourrait-on parler d'une écriture et d'une force émotive purement masculines? D'un trajet qui n'hésite pas à faire entendre la violence de la rupture, d'une éclosion de sens: « Écriture comme mémoire. Écriture aussi comme moyen d'extraire l'essence de la réalité. Écriture qui déclame, qui chuchote, qui fond en larmes. Une façon de parler même si parler suggère narration. Une narration nécessitant expansion, coloration, complexité. »

David Cantin

LIRE ET ÉCRIRE

Robertson Davies  
Traduit par Dominique Issenhuth  
Leméac Éditeur, coll. « L'Écritoire »  
Montréal, 1999, 84 pages

Composé de deux brèves conférences prononcées devant un auditoire américain, cet opusculé du grand romancier canadien-anglais Robertson Davies ne contient pas de révélations fracassantes ou révolutionnaires, mais il fera passer un agréable moment de lecture à tous ceux qu'intéresse le phénomène littéraire au sens artistique du terme.

Prenant la pose du patriarche sermonneur mais goguenard, Davies y va d'abord de quelques remarques au sujet de l'art de la lecture. Nous lisons beaucoup, écrit-il, mais nous ne savons pas lire. Contre une certaine mode de la lecture rapide et boulimique qu'il déplore, le romancier nous invite à nous réserver du temps pour lire, à prendre plaisir à chercher ce que le livre veut dire, à pratiquer une lecture oralisée qui donne du corps au texte, à lire plusieurs livres en même temps pour éviter la lecture-courve, à relire aussi puisque « *personne ne lit deux fois le même livre*. » Il parle en fin de ses propres fréquentations littéraires — Proust, Joyce, des poètes anglo-saxons — et de la « chandelle jungienne », « la seule dont [il] dispose ». Les romans, selon lui, ont trois fonctions qui parfois s'excluent: conter une histoire (A. Conan Doyle, par exemple), se faire parabole (Tom Wolfe) et/ou offrir une révélation directe de la réalité. Il préfère la dernière puisque, « *lorsqu'elle survient, cette révélation nous grandit et nous rend maîtres d'un nouveau terrain d'exploration de nous-mêmes*. »

Comme conseiller en écriture, le romancier se fait encore plus railleur. Il prend les critiques de haut, affirme être « *né écrivain* », avertit les néophytes « *qu'il n'existe aucun substitut au talent* » et avoue que les écrivains engagés le dépriment plutôt. Quant aux romanciers qui construisent des œuvres autoréférentielles, son jugement est sans appel: rendus à cette extrémité — écrire l'histoire d'un homme qui écrit un livre —, ils sont finis.

Les meilleures pages de ce livre

sont celles où Davies incite les écrivains à se trouver un autre emploi rémunérateur et à refuser l'argent des bourses afin de rester vraiment libres. Certains n'apprécieront pas la suggestion; elle me semble pourtant pleine de bon sens.

Les quelques considérations sur le style et sur l'enchantement littéraire qui ferment le livre confirment que Davies a choisi ici de parler en praticien plutôt qu'en théoricien. Elles sont intéressantes et belleme formulées, mais trop vagues. Je les ai toutefois reçues avec plus de bonheur que les deux ou trois appels à l'élitisme intellectuel parsemés dans ces conférences. Le conseiller littéraire m'a plu modérément; le réactionnaire, malgré ses nuances, m'a agacé.

Louis Cornellier

VIE DE RACINE

Louis Racine  
Préface de François Bluche  
Les Belles Lettres  
Paris, 1999, 192 pages

Ils étaient amis. Tous deux écrivains des vers, mais un seul fut grand poète. Racine et Boileau. En 1747, quand il fait paraître sa *Vie de Racine*, Louis Racine s'acquitte avant tout d'un devoir de mémoire dicté par l'amour filial. Mais il fallait que les liens unissant le satiriste et l'auteur de *Phèdre* fussent bien étroits pour que le premier soit à ce point présent dans un ouvrage dont il n'était pas le sujet. Du reste, ils sont tous là. La Fontaine, qui veut se réconcilier avec sa femme et oublie en route les motifs de son voyage, Mme de Maintenon, assise bien droite sur une chaise, au chevet du roi. Molière, qui sauve *Les Plaideurs* de la réprobation générale. Et tant d'autres du Grand Siècle, si vivants dans la galerie de portraits du fils Racine qu'on se surprend à regretter leur mort quand elle survient et prend le lecteur à témoin de la vanité des choses.

Marie-Andrée Lamontagne

ÉPÎTRE AUX TARTEMPIONS

PETIT PIED DE NEZ  
AUX RÉVOLUTIONNAIRES DE SALON  
Brigitte Pellerin  
Éd. Varia, 1999, 144 pages

J'aurais aimé vous résumer le propos de ce soi-disant pamphlet. Mission impossible. J'ai lu tout ce livre et je n'y ai rien trouvé. Cette épître est vide. Brigitte Pellerin y parle d'elle-même (« *mon sujet préféré: moi* »), de ses états d'âme, agitées et confuses, mais d'idées, elle n'en a pas. Tout au plus avance-t-elle à la sauvegarde deux ou trois opinions archi-brûlées (la politique est une connerie, on n'apprend rien dans les polyvalentes, les Québécois parlent mal), mais c'est tout. Le reste se résume à la logorrhée prétentieuse d'une personne qui dit qu'elle va réfléchir bientôt sur le sens de la vie, que, ça y est, elle réfléchit, mais qui n'a pas la moindre substance à communiquer. Oh! Elle revendique bien le droit de penser par elle-même, de suivre son « feeling » et de déconner, mais cela, est-ce autre chose qu'un néant intellectuel? Au surplus, comme si ce n'était pas déjà assez, toutes ces arieries nous sont balancées dans un salmigondis de jeux de mots stupides et de farces plates. Du cabotage. On a l'impression de lire de la mauvaise prose d'étudiant de cégep qui rate ses cours pour dénoncer le système. « *J'étouffe*, écrit-elle à la page 109, *sous le poids immonde de ma propre insignifiance*. » Cela, au moins, s'appelle de la lucidité. Tout n'est peut-être pas perdu.

Louis Cornellier



Louis Cornellier



Avec :  
Josette Alia,  
auteure de  
*Étoile bleue, chapeaux noirs*  
éditions Grasset



Robert Assaraf,  
auteur de  
*Une crise et des hommes, Israël 1995-1999*  
éditions Plon

Mercredi 27 octobre à 19h RSVP  
Le débat sera suivi d'une séance de signatures. Venez nombreux!  
Admission : 5 \$

Olivieri  
librairie - bistro  
5219 ch. de la côte-des-neiges  
T 514.739.3639  
F 514.739.3630  
H3T 1Y1  
métro côte-des-neiges

Notre bistro est ouvert tous les jours à partir de 9 heures

## XYZ éditeur

**Yves et Antoine sont heureux en ménage. Un jour, la fiction envahit le réel...**

**Daniel Pigeon**  
**Dépossession**

204 p. • 22,95 \$

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1  
Téléphone: (514) 525.21.70 • Télécopieur: (514) 525.75.37  
Courriel: [xyzed@mblink.net](mailto:xyzed@mblink.net)

Des mots et des sons

Lecture - concert

**Whisky, trèfle et parapluie - L'Irlande**

le jeudi 28 octobre 1999, à 19 h 30

Votre guide, Louis Gauthier, vous offre ses plus beaux textes, accompagnés de la musique irlandaise.

à la Maison des écrivains  
3492, avenue Laval, Montréal (métro Sherbrooke)  
Réservation obligatoire : (514) 849-8540  
Entrée libre

UNEQ  
CONSEIL DES ARTS  
LE DEVOIR

LIBER

Geneviève Sicotte

LE FESTIN LU  
Le repas chez Flaubert, Zola et Huysmans

Le festin lu.  
Le repas chez Flaubert, Zola et Huysmans

LIBER

300 pages, 27 dollars

LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Un rapport angélique

LE RAPPORT GABRIEL

Jean d'Ormesson  
Gallimard

Paris, 1999, 431 pages

GILLES ARCHAMBAULT

Jean d'Ormesson, qui se passionna jadis pour les œuvres divines dans *Dieu, sa vie, son œuvre*, ne lâche pas prise. Il s'intéresse cette fois à la venue sur terre de l'ange Gabriel, chargé par le Créateur de faire enquête sur les habitants de la Terre.

Disons-le tout net, ce roman qui n'en est pas un est un livre raté. D'une trame qui aurait pu donner au mieux un bref conte philosophique, notre académicien a tiré un qui tient à la fois de la confession avortée, du récit journalistique manière *Figaro* et de l'autobiographie.

Pourquoi avoir enrobé cette timide incursion dans la mémoire d'une sauce biblique aussi vaine qu'insipide? On ne croit pas un seul instant à cet ange Gabriel dont les propos sont aussi terre-à-terre que ceux d'un agent de police. Quant à ceux que l'auteur prête à Dieu, ils sont d'une niaiserie consternante. La spiritualité y est aussi présente que dans les pièges pour patronages et salles paroissiales qui sévissaient au temps de mon enfance.

Au milieu de ce fatras se trouvent quand même de belles pages sur le goût qu'a M. d'Ormesson de la vie. *J'ai beaucoup aimé ce monde qui est si dur et les horreurs de la vie. Je n'ai jamais pensé, comme Cioran, que le mieux, pour un homme, était de ne pas être né... Facile à dire pour moi dont la vie tout entière a été protégée au-delà de la décence et de l'imagination. Les seuls désastres de mon existence, c'est moi qui les ai déclenchés.*

Il écrit aussi: *«Le monde est un enfer — et c'est notre paradis.»* Le livre est traversé par plusieurs allusions (trop) pudiques à propos d'une Marie, femme aimée et envolée. Quelques belles pages également sur l'écriture, la beauté du monde et des êtres. Ces petits joyaux, il faut avoir la patience de les dénicher, perdus qu'ils sont dans une mélasse d'autosatisfaction. Pour peu qu'on ait des velléités d'ouverture à gauche, on est régulièrement agacé par de pures méchancetés que notre élu des dieux distille à qui mieux mieux.

Il s'attaque à un Robert Hersant décédé alors qu'il s'est accommodé de la présence du magnat de la presse à l'époque du *Figaro*. Il traite Mitterrand de menteur alors qu'il accepte de dîner en sa compagnie. Tout cela n'est pas très joli et ne surprend pourtant pas l'ange Gabriel, lequel a vrai dire autant de présence qu'un message de Purolator dans une réclame commerciale télévisée.

Restent le récit de l'enfance, des années de formation, la défense concluante d'un monde de privilèges, l'éveil au monde de l'esprit. Tout cela aurait pu donner un petit livre charmant, point trop méchant, pas compliqué, intelligent, vif. On est loin du compte. Tel qu'on nous le présente, un livre d'une lourdeur indicible.

**Une vraie librairie de fonds? la librairie Gallimard!**  
3700 boul. Saint-Laurent, tél : 499-2012

**NOUVEAUTÉS**  
ÉDITIONS MULTIMONDES

**L'ANNUAIRE DU QUÉBEC BRANCHÉ**  
10 000 sites en français au Québec  
pour votre agenda, le calendrier, les adresses, les services, les entreprises.

**L'ANNUAIRE DU QUÉBEC BRANCHÉ**  
LA TOILE DU QUÉBEC, 468 pages, 24,95 \$  
Un guide indispensable pour vos recherches sur Internet. Plus de 10 000 sites en français de *La Toile du Québec*, classés par thèmes et incluant, entre autres, les adresses des divers gouvernements et des commerces québécois qui ont pignon sur Web!

**IL Y A 100 ANS, ALPHONSE ET DORIMÈNE**  
Pierre Goulet et Prouche, 48 pages, 6,95 \$  
À mi-chemin entre la bande dessinée et le documentaire, ce mini-album révèle du même coup les visages et les lieux fréquentés par le couple lévisien qui allait changer la face du Québec économique... en créant le Mouvement Desjardins.

**EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

# LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

## Voyage au bout des débats contemporains

LA REFONDATION DU MONDE

Jean-Claude Guillebaud  
Le Seuil  
Paris, 1999, 366 pages

L'ambition de ce livre semble, d'emblée, démesurée. Vous avez bien lu le mot «refondation». Rien de moins. Mais étant donné l'état de désabusement dans lequel nous sommes, sans doute faut-il retrouver la force de se questionner sur nos fondements afin d'en redécouvrir la richesse et, ainsi, ouvrir l'avenir.

Est-il normal après tout que la technique seule secrète, «en cette fin de siècle» (vive les clichés!), l'espérance d'un monde meilleur? Prenez le professeur Michel Cartier, de l'UQAM, qui affirmait une fois de plus, cette semaine, dans le cybermagazine *Momento*, que le branchement à Internet devrait être un «projet de société» pour la France, ce qui aurait pour vertu de propulser toute la francophonie dans la «société du savoir». C'est bien beau, le Net. D'accord pour en faire un «projet». Mais un «projet de société»? L'explosion des nouvelles technologies, l'infiltration, partout, du code numérique, ce sont des phénomènes déterminants. Mais doit-on pour autant redéfinir, à l'aune de ces techniques, toute notre réflexion et notre existence commune? Oui, devant l'apparente «saturation» de nos principes de base, toute réflexion sur une «refondation» semble la bienvenue. Même si l'on sait pertinemment qu'un livre ne suffira pas...

«Sans discours fondateur, pas de vie humaine», a dit l'anthropologue Pierre Legendre, cité par Jean-Claude Guillebaud. Ce dernier, inspiré du théologien Maurice Bellet, formule ainsi l'objet de son livre: «Nos sociétés ne tiennent-elles pas debout grâce à des valeurs (civisme, conscience professionnelle minimale, respect des interdits fondateurs, etc.) qui ne survivent elles-mêmes qu'en mobilisant je ne sais quel «sacré» résiduel ou dégradé?»

Le projet de Guillebaud est donc de traquer ce qui met en péril une série de valeurs qu'il considère comme fondatrices. Le but ici est moral et mène l'a-

teur, et nous lecteurs, dans un impressionnant — et parfois éreintant: Guillebaud est bavard... — voyage au cœur des idées et débats contemporains. Ceux qui n'ont pas eu le temps de lire les essais des dernières années trouveront ici de belles synthèses des grandes problématiques qui tourmentent les penseurs de l'époque, tant en France qu'ici en Amérique du Nord.

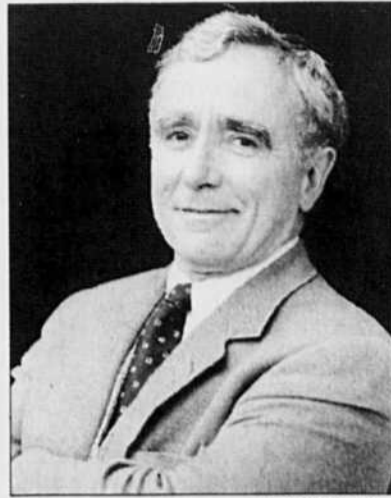
### Six principes de base

Il faut dire que Guillebaud n'est pas un néophyte en la matière. Ses derniers essais, *La Trahison des Lumières* (1996) et *La Tyrannie du plaisir* (1998), l'avaient déjà poussé à étudier les deux extrémités de notre modernité politique. Sa fondation, les Lumières, dévoyées selon lui; et les tentatives de réinterprétation par mai 68, débouchant sur les idéologies de libération, notamment sexuelles.

La modernité politique proposait trois notions clés: liberté, égalité, fraternité. Guillebaud, dans *La Refondation...*, en mène plus large et s'attarde à six principes qu'il croit en péril et qu'il voudrait voir redécouverts à leur juste valeur. Sa liste, qu'il ne considère pas comme objective, se veut pour tant claire: «L'espérance retrouvée plutôt que la dérégulation ou la dérision; l'égalité défendue contre la domination du plus fort; la politique réhabilitée face aux «fatalités» du marché; la raison critique — et modeste — mille fois préférée au scientisme comminatoire; la solidarité et les convictions communes opposées à l'individualisme vindicatif; la justice substituée à la vengeance sacrificielle.» Beau programme!

Se justifiant de la proposition-chiasme de Daniel Sibony, «l'origine de la haine, c'est la haine des origines», Guillebaud cherche à remettre au jour les racines de chacun des ces six principes afin de redécouvrir leurs forces respectives.

Méthodiquement, il procède. Dans un premier temps, Guillebaud rappelle que le prophétisme juif nous «a légué une représentation du temps qui fonde l'idée de progrès». Mais l'avenir n'est plus ce qu'il était, déplore l'auteur. On ne croit plus à «l'amélioration de mieux-être, d'une génération à une autre». Le futur se trouve embrouillé au moment



Jean-Claude Guillebaud

où «l'informatisation du monde raccourcit chaque jour un peu plus» le temps, le rendant toujours plus hors de contrôle. Plusieurs forces, notamment la vogue de spiritualité, comme celle du bouddhisme, nous poussent «à renoncer à toute volonté de peser, un tant soit peu, sur le cours de l'Histoire ou l'ordre du monde».

Dans un deuxième et troisième temps, il rappelle que du christianisme nous avons hérité tout à la fois l'aspiration à l'égalité et le concept d'individu. L'auteur reprend ici les critiques maintes fois entendues de ce qu'il considère comme une «religion du marché». Il craint aussi que les théories qui se disent réalistes face aux inégalités ne viennent que confirmer celles qui existent déjà.

Quatrième temps: la raison, léguée par la Grèce, à propos de laquelle Guillebaud se montre très nuancé. Pas de majuscule à «raison» ici. Mais toujours, le christianisme de l'auteur. Se référant à Charles Taylor, il écrit: «Bien des combats exemplaires de la raison contre le dogmatisme se déroulaient [...] à l'intérieur même de la foi et non pas contre elle.» L'auteur dénonce aussi «l'arraisonnement de la raison» par la technoscience, qui prend des libertés terrifiantes avec le vivant. Tellement qu'il en vient à se ranger à la position du pape, qui tentait une «réhabilitation de la raison contre le scientisme explicitement désigné».

Cinquième temps: réflexion sur les différences et les tensions entre le

mondialisme et la notion d'universel. Ici, la référence principale de Guillebaud est le penseur américain Benjamin Barber. «Le propre de la mondialisation marchande est qu'elle menace tout à la fois l'universel et la différence.» L'antidote, ici, consiste à développer un véritable cosmopolitisme qui enjoint aux hommes de se «déraciner», mais qui proscrit le «crime de déraciner l'autre». (Weil)

Le sixième temps consiste en une redécouverte du message judéo-chrétien qui, «recueilli et laïcisé par les Lumières, a débouché sur une conception de la justice qui met à distance le sacrifice et, avec lui, la vengeance». On ne se surprend pas, ici, des quelques dénonciations du multiculturalisme, presque rituelles dans le contexte français. Le propos est toutefois plus large. Et Guillebaud y adjoint la question de la judiciarisation des rapports sociaux, la présentant comme une conséquence normale d'une conception de la société réduite à ses procédures.

Cette multicritique tous azimuts pêche bien sûr par excès. C'était inévitable étant donné son ambition. Essentiellement et classiquement «moderne», elle cherche au fond à retrouver les vraies richesses des commencements. Quelle différence y a-t-il, exactement, entre la volonté de «restauration», que l'auteur taxe à un endroit de nostalgique, et son propre projet de refondation? Enfin, cette modernité en phase terminale est-elle vraiment curable?

JEAN-CLAUDE GUILLEBAUD  
LA REFONDATION DU MONDE



Réjean  
**Ducharme**  
**GROS MOTS**



GALLIMARD

## LOGIQUES

À CHACUN SON WEB!...

**INTERNET**  
Les 1000 meilleurs sites en français de la planète  
Bruno Guglielminetti

Les 1000 meilleurs sites en français de la planète  
Bruno Guglielminetti  
ISBN 2-89381-641-X - 248 p. - 21,95 \$

**INTERNET**  
TCP/IP SIMPLIFIÉ  
Marc Blanchet

TCP/IP simplifié  
Marc Blanchet  
ISBN 2-89381-606-1 - 240 p. - 24,95 \$

**INTERNET**  
LE WEB DES VEDETTES  
Corinne De Vailly

Le Web des vedettes  
Corinne De Vailly  
ISBN 2-89381-632-0 - 200 p. - 18,95 \$

**INTERNET**  
LE WEB DES HOMMES  
Danny J. Sohier

Le Web des hommes  
Danny J. Sohier  
ISBN 2-89381-618-5 - 208 p. - 20,95 \$

**INTERNET**  
Le Web des femmes  
Corinne De Vailly

Le Web des femmes  
Corinne De Vailly  
ISBN 2-89381-615-0 - 256 p. - 21,95 \$

**VOYAGE DANS LE CYBERESPACE**  
À la découverte d'Internet  
François Godin, illustré par Éric Godin

Voyage dans le cyberspace  
François Godin, illustré par Éric Godin  
ISBN 2-89381-634-7 - 72 p. - 9,95 \$

**INTERNET**  
POUR JEUNES INTERNUTES  
seulement  
Corinne De Vailly

Pour jeunes internautes seulement  
Corinne De Vailly  
ISBN 2-89381-638-X - 272 p. - 18,95 \$

Les Éditions LOGIQUES inc.  
En vente partout  
Distribution exclusive: Québec-Livres

# LIVRES

ROMAN FRANÇAIS

## Vivre me plaît

LA PASSION SELON MOI

Paul Smaïl  
Robert Laffont  
Paris, 1999, 192 pages

HÉLÈNE LE BEAU

Ce n'est pas un roman, mais un divan. C'est lui qui le dit. Lui, Paul Smaïl, qui a voulu pour son livre la liberté totale, celle de l'adab, l'écriture qui permet à celui qui la pratique « d'écrire selon son bon plaisir, de ne pas se plier aux lois d'un genre défini ». En d'autres termes, de tout un peu et passionnément. Dans ce cas précis et pour ce premier « divan » après deux romans, l'ivresse est à son comble, comme pour célébrer Omar Khayyam, le poète parmi les poètes, idole de Smaïl, on le comprend, et Hafiz, un autre grand parmi les grands, lui-même auteur d'un *Divan*, au XIV<sup>e</sup> siècle.

L'ivresse est pour le lecteur, on l'aura compris, une joie vive, exubérante de se sentir complice par le seul fait d'éprouver si simplement et sans détour une émotion profonde de lecture. On l'avait pressenti dans ses premiers livres, la puissance du verbe était au rendez-vous, mais ce divan rivalise d'audace et confirme la présence d'un véritable auteur.

De tout un peu, d'accord, mais de l'histoire quand même. Avec fil conducteur et dénouement, plus les intrigues qui tordent les boyaux, du genre: « Vont-ils se quitter? », « Se fera-t-il prendre? ». L'histoire des amours profanes de Paul et de Myriam, le beur musulman et la juive franco-caï. Celle des amis qui lui ont sauvé la vie, à la mort de Daniel, son petit frère (cf. *Vivre me tue*, chez Balland), emporté par trop d'aphètes, trop de pas assez, trop de tristesse dans un univers de travestis. Celle également des hommes qui passent au compte-gouttes les frontières de l'Algérie pour fuir les massacres. Celle du retour au Maroc, terre ancestrale de Paul (cf. *Casa, mi casa*, chez Balland). Enfin, celle, si capitale, de Barbès!

Barbès est un monde en soi. Sans lequel Paris ne serait pas Paris. Rue des Poissonniers, rue Myrrha, boulevard Barbès, la Goutte d'or, l'église Saint-Bernard... Les sans-papiers, les Rebeus, les Renois (les Arabes et les Noirs en verlan) et le Professeur Si Kif, le marabout au coin de Rochechouart, qui promettent un avenir tout blanc dans la France-terre-d'exil. Barbès le magnifique, où vivre se décline entre « amis », un vocable que Paul Smaïl préfère à camarades, compagnons ou frères, des mots trop salis, trop souillés de sang.

Qui n'a mis les pieds dans cette artère coronaire du 18<sup>e</sup> arrondissement, en contrebas de Montmartre et de son Sacré-Cœur, pourra en humer les parfums, s'étourdir de ses couleurs, se bercer à son chant en lisant *La Passion selon moi*. On serait tenté de dire: les yeux fermés... Et suivez le guide, cela vaut six mois d'entraînement dans le quartier, parole de connaisseur!

La grâce des mots

Pour les amoureux de la langue, c'est l'occasion de plonger à corps perdu dans un bain de verlan, d'argot, de louchebem<sup>1</sup>, mais pas que, dirait-on pour pasticher Smaïl. Parce qu'en plus, il y a le style, unique, flamboyant, et un mouvement d'écriture qui arrive comme par magie à accorder les intrigues, à donner un sens à cet « un peu de tout », à nous en faire un repas complet, pas trop lourd, pas trop léger, juste bien, juste juste...

Un hommage à la vie, même si la formule est galvaudée, parce que vivre, c'est quoi? Vivre c'est écrire, pardii! Sois heureux un instant, cet instant c'est ta vie, rappelait Omar Khayyam. Écrire un instant et tout le temps, sur tout, en prenant des risques et en épargnant ceux qu'on aime (sa mère, tante Zaïa, la famille de Myriam). « Ce qu'on ne peut pas dire, il faut le taire. » D'ailleurs « si cela continue, je n'aurai plus rien d'autre à écrire que: J'écris. »

Paul Smaïl  
La Passion selon moi



Robert Laffont

En France, la critique en a voulu à Smaïl de conserver l'anonymat. *Le Monde* y est même allé d'une remontrance: « Il en est un qu'on aurait bien envie de passer sous silence tant est lassante cette pose d'auteur qui refuse de se montrer. » On se gardera bien, ici, de lui reprocher cette pudeur. Prions, au contraire, pour que Paul Smaïl continue à refuser le cirque médiatique, la comédie du ragot, les matchs de forts en gueule sur le plateau d'*Apostrophe*. On l'approuve de ne pas se prêter au jeu du beur de service, de l'exhibitionniste de parade chez les anthropo-critiques en mal d'inspiration.

« Poètes, vos papiers! », croirait-on entendre. Les seuls papiers qu'il tend sont ses écrits. C'est beaucoup. D'ailleurs, il ne les

tend pas, il nous les offre, cadeau, prenez, lisez et on causera ensuite, peut-être pas, peut-être attendrons-nous tout simplement la suite, encore et encore, sans compromis, sans calcul, la vraie de vraie saga d'un « ouf » de Barbès et ses amis.

1 Le verlan des bouchers de Halles, qui consiste à mettre un «-l» au début du mot et à inverser les consonnes. Louchebem veut dire boucher — le «-m» de la fin est une variante autorisée, louccé, douce, etc.

POÉSIE

## L'appel du monde

INTIME FAIBLESSE

DES MORTELS

Paul Chamberland  
Éditions du Noroît  
Montréal, 1999, 53 pages

LÀ OÙ FINIT LA TERRE

José Acquelin  
Les Herbes rouges  
Montréal, 1999, 109 pages

DAVID CANTIN



Il nous arrive, parfois, d'avoir l'impression d'être placé face à de grandes œuvres. Des recueils longuement mûris, qui échappent aux circonstances de l'époque comme de l'écriture. Des poèmes venus d'eux-mêmes, par nécessité intérieure. De manière inattendue, *Intime faiblesse des mortels* de Paul Chamberland et *Là où finit la terre* de José Acquelin semblent se répondre mutuellement. Ces poètes se laissent guider vers un séjour, qu'ils apprivoisent dans la transparence du présent. Il y a dans chacun de ces livres, une qualité d'écoute qui intègre une adhésion limpide au monde.

Loïn de la démesure et du cri de révolte des « géogrammes », *Intime faiblesse des mortels* représente un des sommets dans la quête poétique et philosophique de Paul Chamberland. Dépassant à peine les 50 pages, cette suite en deux parties s'arrête sur le « frémissement » d'un être capable de s'approcher de la présence essentielle qu'il impose le devenir humain. On entre dans ce recueil, comme si chaque poème suscitait un moment d'attention ultime. Toujours inquiet, Chamberland laisse la nature, le jour et l'Histoire parler à travers la réponse des sens. Il « goûte à la vie » dans un drame farouche qui oscille vers sa beauté indispensable.

Devant cette parole, on imagine une sorte de rencontre imprévisible entre l'urgence de *L'afficheur hurle* (Parti pris, 1965) et la sérénité de *Dans la proximité des choses* (l'Hexagone, 1996). Cela donne une tension paradoxale au poème, ainsi qu'une richesse évocatrice capable de surprendre les obstacles du langage. Un lyrisme subtil se dresse, pour mieux faire entendre la rumeur issue de cette « frontière entre morts et vivants »:

« L'appel monté vers toi / redescend inexaucé, / semble dire en son psaume / Celan — le dit-il? — ce destinataire / qui, pour nous, fut Père et Mère / ne serait — n'est plus personne. / Toute prière aujourd'hui / commence par une risée, / si amère qu'elle disloque / qui se tient debout dans l'absence de recours / debout / comme s'il marchait à genoux / dans la boue / d'un camp de mort: / sachant là quelle sanction / a mis fin aux promesses modernes. »

Qu'elle évoque la douleur de Celan, Jaccottet ou Tsvetaïeva, la parole de Chamberland touche à ce nœud émotionnel qui détermine toute une existence. Spirituel et métaphysique, son élan convoque surtout un courage de la détresse à la joie. Il sollicite ce « vent d'ailleurs », ce regard qui n'obéit plus à personne pour mieux répondre à la lumière. Comme il le souligne dans un passage, « un poème ne semble venir que par accident ». Cet accident est devenu la splendeur communicable, de celui qui a fait sienne la voix acharnée du silence des choses.

Le rire

En empruntant des sentiers parallèles, José Acquelin ajoute un humour sensible à son attention la plus immédiate. Dans ce cinquième recueil, on redécouvre le ton lapidaire et incisif de sa poésie. Mais *Là où finit la terre* donne l'impression d'une plus grande homogénéité d'ensemble où l'image définit un rapport précis à l'univers physique.

Chez Acquelin, le rire célèbre une pensée en miettes qui nous ramène à l'évidence mystérieuse. Pour reprendre le titre de la première section, « *Le Regardien* » succombe à l'énigme de vivre dans son urgence la plus tangible. Il fait un pas vers l'autre, pour aussitôt se perdre autour d'une vérité qui lui échappe. Poète de la nature en mouvement, Acquelin n'oublie jamais d'enraciner sa voix dans une réalité entière où le visible séjourne dans l'invisible. L'excès de symboles et d'associations libres donne un accent très particulier à ce trajet de connaissance. Du portrait à l'étonnement le plus pur, le poème suggère un croquis amoureux pris sur le vif: « Je contemple parce que j'ai déjà assez existé / j'ai appris à respirer en regardant le héron voler / le vent est si silencieux qu'il m'entend l'écouter / je dois être l'objet inoffensif de ces choses qui m'éclaircissent / une mouche visite mon oreille n'aime pas le bruit qu'elle fait / la plainte nous pousse hors d'elle si elle est vraie / arbre-toi n'en verdis point / la terre est une page qui te tourne / le cerveau est un animal à deux têtes [...] ». *Là où finit la terre* s'ouvre sur d'autres trouvailles de la sorte, puisqu'il n'hésite pas à franchir son propre abandon. José Acquelin accepte de prendre les risques d'une parole impatiente. Désormais, on voit comment ce parti donne lieu à une œuvre conséquente et originale.

JOSÉ ACQUELIN  
LÀ OÙ FINIT LA TERRE  
LES HERBES ROUGES / POÉSIE



## XYZ. La revue de la nouvelle



Recevez en prime

Cet imperceptible mouvement de Aude

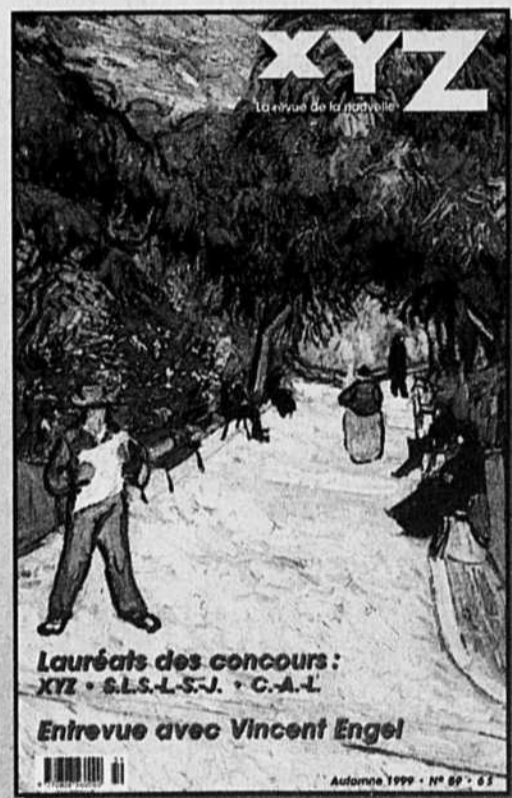
(valeur 14 \$) avec un abonnement d'un an à XYZ. La revue de la nouvelle

Abonnement

1 AN / 4 NUMÉROS

20 \$ (T.T.C.)

en prime: Cet imperceptible mouvement



Lauréats des concours: XYZ • S.L.S.J. • C.A.L

Entrevue avec Vincent Engel

Dans le numéro 59: une entrevue avec Vincent Engel

NOM \_\_\_\_\_

ADRESSE \_\_\_\_\_

VILLE \_\_\_\_\_

CODE POSTAL \_\_\_\_\_ TÉL. \_\_\_\_\_

CI-JOINT:  CHÈQUE

N° \_\_\_\_\_ EXP. \_\_\_\_\_ / \_\_\_\_\_

SIGNATURE \_\_\_\_\_ DATE \_\_\_\_\_

23

RETOURNER À: XYZ. La revue de la nouvelle

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1 • Téléphone: (514) 525.21.70 • Télécopieur: (514) 525.75.37 • Courriel: xyzed@mblink.net



LE CONSEIL DES ARTS DE LA VILLE DE QUÉBEC FONDÉ EN 1972

# LIVRES

OUVRAGES PRATIQUES

SOCIÉTÉ

## Guérir, maigrir, rajeunir

### DESTINATION SANTÉ

Gérard Gervais  
Guérin éditeur  
Montréal, 1999, 348 pages

### LES BONS LÉGUMES DU MONASTÈRE

Frère Victor-Antoine d'Avila  
Latourrette  
Traduit de l'américain  
par Alain-Xavier Arpino  
Les Éditions de l'Homme  
Montréal, 1999, 280 pages

### RENÉE ROWAN

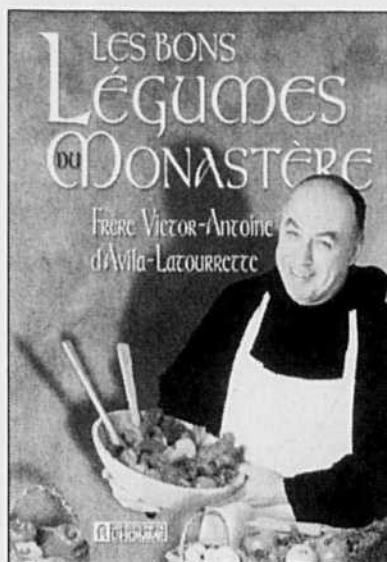
Tout un menu que nous propose Gérard Gervais! Dans ce premier volume d'une série de trois — *L'Alimentation, La Gestion du stress, La Longévité* —, il nous présente ce qu'il qualifie de programme en régénération de la santé. Il s'attaque en premier lieu à la façon de nous nourrir, une alimentation irrespectueuse de notre constitution individuelle, estime-t-il.

L'homme moderne est de plus en plus malade et s'il veut se retrouver ou sauver ce qui lui reste de santé, il lui faut réapprendre aujourd'hui consciemment à respecter les lois naturelles que les anciens chinois appelaient «la voie du sage». L'auteur de ce guide a une formation en sciences fondamentales, en médecine chinoise et en philosophie orientale. Il est aussi clinicien.

Le programme se présente en deux étapes: la désintoxication et l'alimentation, cette dernière occupant la place la plus importante dans le livre. Il n'est question ni de privations ni de régimes (ce que plusieurs avant lui ont affirmé)... Il n'est question, précisez-t-il, que de bonnes choses, de bon appétit et de bonne santé.

Il définit ainsi l'a.b.c. de ses trois règles de base: 1. la catégorisation des aliments offerts sur le marché; 2. les principes alimentaires de base à respecter pour prévenir les maladies chroniques ou leur aggravation et vieillir en santé — cette étape comprend également les opinions scientifiques récentes sur la consommation habituelle de certaines denrées alimentaires; 3. l'identification de sa constitution énergétique personnelle suivie d'un questionnaire en vue de déterminer sa propre constitution (air, eau, feu).

Une approche différente de celle du désormais célèbre M. Montignac (*Je*



*mange, je maigris et je reste jeune*); ici, c'est guérir, maigrir, rajeunir à l'aide d'une alimentation qui tient compte de la qualité vivante des aliments, des bonnes associations alimentaires ainsi que des quantités et du choix des aliments selon sa propre constitution.

Tout cela, au premier abord, semble assez compliqué, mais aux personnes initiées ou intriguées par la médecine chinoise, ce guide apparaît sans doute prometteur d'une santé nouvelle. Des illustrations en couleurs allègent le texte et de nombreux tableaux facilitent la compréhension des principes énoncés.

### Le moine jardinier cuisinier

Beaucoup plus simple et près des préoccupations de la majorité des gens à la recherche d'une saine alimentation, l'auteur des *Bonnes soupes du monastère* et de *La Cuisine du monastère* nous invite cette fois à partager ses recettes des bons légumes du monastère.

Le frère Victor-Antoine d'Avila La-

tourrette vit et travaille au monastère Notre-Dame de la Résurrection dans l'État de New York. En plus d'être cuisinier, il s'occupe du jardin dont les produits vendus au marché local permettent de subvenir aux besoins de sa communauté. Il suit en cela la tradition des monastères où le jardinage est aussi ancien que la vie monastique elle-même. Ce faisant, les moines appliquent le conseil biblique selon lequel «chacun mange le fruit de son labeur».

Il y a un temps pour préparer et structurer le sol, un temps pour planter et laisser germer, un temps pour cultiver et laisser croître et un temps pour récolter et moissonner, note le bon frère dans l'introduction. Il y a aussi un temps pour cuisiner.

Tout le monde n'a pas l'avantage d'avoir un jardin, mais actuellement, nos marchés regorgent de beaux légumes frais et colorés qui nous attendent. Dans cet ouvrage, vous trouverez pour vous inspirer des recettes savoureuses et inédites. Tous les légumes y passent, depuis la salade de brocoli de sainte Gertrude jusqu'au ragout aux gombos de saint Joseph en passant par le fenouil en ratatouille, le rizotto aux champignons portobellos, les courgettes à la monégasque et les radis confits.

L'auteur présente chaque légume, livre généreusement ses secrets et ses trouvailles. Souvent, dans une petite note que l'on trouve en fin de recette, il fait des suggestions sur la façon de servir le plat. Ainsi, par exemple, il vous dira que les navets à la paysanne accompagnent délicieusement un plat principal et remplacent avantageusement les habituelles pommes de terre, ou encore que la soupe aux endives et à la bière constitue une délicieuse entrée pour un élégant repas d'hiver.

Bon appétit!

## Tout sur la sexualité du troisième âge

### VIEILLIR ET JOUIR

FEUX SOUS LA CENDRE  
Roger Dadoun et Gérard Ponthieu  
Éditions Phébus, Paris, 1999, 258 pages

### KARINE SARRAT

Quelles galipettes se font sous les draps fleurant bon la naphthaline? C'est ce qu'ont voulu savoir Roger Dadoun, psychologue, et Gérard Ponthieu, journaliste-essayiste (ex-cofondateurs de la revue *Sexpol*, revue qui traitait de sexualité et de politique dans la France des années 70). Il en résulte un livre quasi «événementiel», puisqu'il met le satellite Eros en orbite autour de la «planète vieillesse», pulvérisant ainsi un tabou qui vieillit plutôt mal. Malgré les progrès en biologie qui permettent de vivre mieux et plus longtemps (aux États-Unis, on comptait 32 000 centenaires en 1980, 45 000 en 1985; on aura sans doute franchi le cap des 100 000 centenaires en l'an 2000), le vieillard est toujours associé à une funeste déchéance, cliché incompatible avec un autre cliché, celui-là fringant et fougueux, des amants jeunes et beaux.

Cette conception pour le moins sénile de la vieillesse méritait un bon coup de lifting, car c'est une réalité bien concrète qui est évoquée par les auteurs. En 2020, 20 % de la population mondiale aura plus de 60 ans (une première dans l'histoire de l'humanité). «La société va devoir sérieusement tenir compte de cette population, car à mesure que le sujet glisse dans la vieillesse, l'image de son corps, la conscience de soi, ses relations avec autrui, ses activités, son regard sur le monde et bien d'autres facteurs se trouvent bouleversés, remaniés, réorganisés. La société va devoir y répondre et instaurer une politique de la vieillesse», prévoient les auteurs.

En attendant la «révolution vermeille», les deux enquêteurs se sont demandés, dès lors qu'on a l'âge de ses artères, quel âge ont la passion, le désir, les gestes d'amour physiques.

Ceux qui ont accepté de répondre, tous engagés dans la vieillesse, qu'ils soient célèbres (Benoite Groult, Cavanna, Régine Desforges) ou de parfaits inconnus, nous livrent des aveux qui en laisseront plus d'un songeur. Pour l'auteure féministe Benoite Groult, qui, encore au-

jourd'hui, même âgée de 78 ans, ne rate pas l'occasion de dire que les hommes sont «des cons et des salauds», «le secret le plus vrai réside dans un art consommé de prendre la vie». Cavanna (76 ans), à qui on donnerait l'habit du père Noël sans confessions, avoue qu'il est toujours dingue «du con des femmes». Pour lui, le désir ne s'efface jamais. Quant à Régine Desforges, âgée aujourd'hui de 60 ans et mariée à un homme de 15 ans son cadet, on sera surpris d'apprendre de la part de la reine du roman érotique que «l'érotisme est une affaire de jeunesse. Les messieurs recherchent de jeunes femmes et les dames de jeunes hommes. C'est lié à la beauté aussi. Vous me direz que toute l'humanité n'est pas belle. C'est dommage. Toujours est-il que nous vivons dans le culte de la jeunesse et en même temps on vit de plus en plus vieux: il va sans doute falloir introduire cette notion de désir qui dure avec la vie...».

Du côté des anonymes, il y a Anna (77 ans), qui se présente comme une grand-mère célibataire pleine de désirs: «Ca m'apporte l'amour de la vie, un émerveillement. Sans cela, ça ne vaut pas la peine.» Les amants qu'elle préfère ont entre 22 et 38 ans. Les rides et les plis? «Ca ne les dérange pas», et elle avoue que son plaisir est plus vif qu'il y a 20 ou 40 ans, «parce que je n'ai plus les inquiétudes du jeune temps, plus la crainte du devenir».

A travers ces étonnants témoignages, on découvre que la gérontophilie, que l'on définit comme la préférence érotique du jeune adulte pour les personnes âgées, est bien plus fréquente qu'on ne le pense et n'est plus associée à une forme de perversion. Le récit troublant d'un jeune homme de 26 ans, qui a vécu quatre ans une histoire d'amour avec une femme de 78 ans, illustre les penchants gérontophiles de ce dernier en nous livrant ses réflexions sur la jeunesse.

«Il y a quelque chose dans le corps jeune qui me gêne, il est trop fait... il y a quelque chose de vainqueur là-dedans... alors que chez les personnes âgées, il y a une douceur...»

Démonstration faite que la passion charnelle peut se vivre haut et fort à soixante, soixante-dix, quatre-vingts ans et plus, ce livre soulève avant tout la question de la manière dont nous organisons notre existence à partir de la perception de notre devenir, de cette vision qui nous unit au monde pour le meilleur... ou pour le pire.

## POUR L'AMOUR DU FRANÇAIS

Annie Bourret



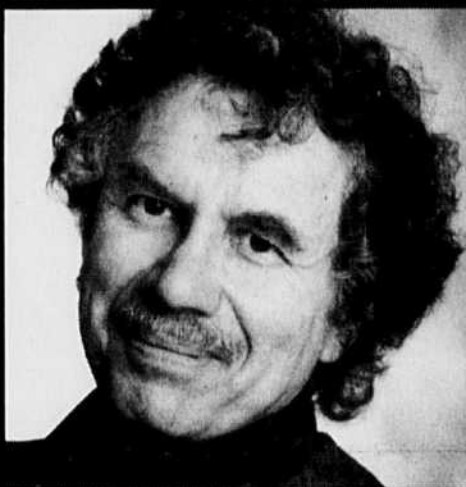
«Un ouvrage très réussi qui allie avec brio éducation et humour. À mettre entre les mains de tous les amoureux de la langue française!»  
Antoine Tanguay, *La Vie en prose*, CKRI



LEMÉAC

## Les Émois d'un marchand de café

d'Yves Beauchemin



« Un roman qu'on ne veut pas terminer. Yves Beauchemin est un merveilleux conteur. »

Anne Morency,  
SRC Info-Littérature

« Dit-on d'un café qu'il est quatre étoiles? En tout cas ce roman l'est indubitablement. »

Jean Fugère,  
*Journal de Montréal*

« (...) or on prend le roman et je défie quiconque de l'abandonner en cours de route. Ça se lit d'une traite et vraiment, on passe un agréable moment. »

Marie-France Bazzo,  
*Indicatif présent*

QUÉBEC AMÉRIQUE  
www.quebec-amerique.com

### LIVRES ANCIENS ET MODERNES

• Achat • Vente • Expertise



BOUQUINERIE SAINT-DENIS  
4075, rue St-Denis (angle Duluth)  
Achats à domicile  
(514) 288-5567

### MARIE-CHANTALE GARIÉPY

Sur les ailes d'un ange



L'innocence est une douce perversion.

ÉDITIONS TRAIT D'UNION  
Entre la page et vous...

## Félicitations Anne Peyrouse

PRIX FÉLIX-LECLERC  
1999



Œuvres  
Anne-Marie Robert  
64 pages - 9,95 \$



DANS LE VERTIGE DES CORPS  
Poésie

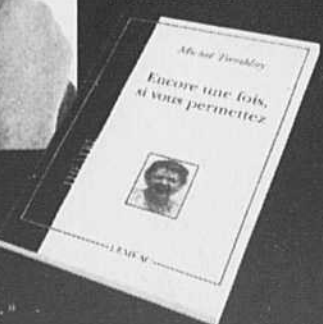
LE LOUP DE GOUTTIÈRE  
347, rue Saint-Paul, Québec Téléphone : 418.694.2224

Ils sont finalistes aux PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL et nous les en félicitons!



## Michel Tremblay ENCORE UNE FOIS, SI VOUS PERMETTEZ

« Des pages émouvantes sur l'amour qui s'avoue enfin de façon plus ouverte, sur la peur viscérale de la mort, sur le possible baume de l'art. »  
Gilles Girard, *Québec français*



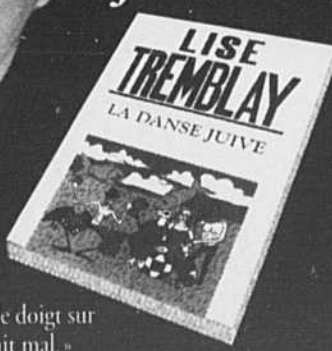
« [...] parmi les meilleurs romans publiés cette année au Québec. »  
Robert Lévesque, *Midi-Culture*, SRC

« Voilà une écrivaine qui écrit le doigt sur la plaie, là où la vie, ça nous fait mal. »  
Jean Fugère, *Le Journal de Montréal*

LEMÉAC



## Lise Tremblay LA DANSE JUIVE



## Carole Fréchette LES SEPT JOURS DE SIMON LABROSSE

Acteur et spectateur de la vie ordinaire, le chômeur Simon Labrosse se bat avec fébrilité et détermination contre le système qui l'étouffe, ce monde pourri sur lequel « il pleut des briques ». Il n'a qu'une arme pour se défendre : il est vivant.



## LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

## À la défense des jeunes lecteurs

## LES RISQUES DU VOYAGE

Texte de Guy Lavigne  
Illustrations de Réal Godbout  
La Courte Echelle,  
collection «Roman jeunesse»  
Montréal, 1999, 96 pages

## LES VOYAGES DE VICTOR

Texte d'Anne-Marie Trudeau  
Québec Amérique jeunesse,  
coll. «Wataatow»  
Montréal, 1999, 148 pages

## GISÈLE DESROCHES

Les voyages forment la jeunesse? On l'a beaucoup dit. Beaucoup écrit aussi. Voilà ce qui vient à l'esprit au moment d'examiner ces deux nouveaux livres. On se dit que les voyages par personnages interposés en valent bien d'autres, que les auteurs sont d'accord avec le dicton et qu'ils ont eu envie d'y ajouter leur grain de sel. Mais après la lecture du premier ouvrage, on se dit que c'est loin d'être évident. Après la lecture du second, ce n'est insuffisant. Peut-être l'intention de Guy La-

vigne, avec *Les Risques du voyage*, était-elle louable au départ. À l'arrivée, c'est une autre affaire. C'est l'histoire d'un gros qui se fait embêter et qui se réfugie dans la géographie pour échapper aux taquineries de ses camarades. Il voyage par l'imagination. Jusque-là, c'est plein de promesses. Il fait la rencontre d'une vieille femme qui lui offre un collier à voyager formé de six médailles, une par voyage. Il s'agit en fait d'une sorte de voyage astral. Le héros se retrouve à l'endroit qu'il veut atteindre au moment de s'endormir, avec tous les détails et les sensations qu'offre la réalité. Mais il se réveille plus fatigué qu'avant d'aller au lit. Du déjà-vu? Allons voir plus loin.

## Une accumulation de problèmes

Après chaque voyage nocturne, une médaille disparaît. Impossible d'enlever le collier. Le jour, les choses se corsent. Jean reçoit une lettre de son père biologique, alors en prison. Orphelin de mère, il est élevé par ses grands-parents. La

lettre du père ressemble fort à l'adieu d'un futur suicidé. L'enfant le pressent. Bien sûr, il ira faire un tour en prison, histoire de se rassurer. C'est là que l'histoire dérape. Témoins invisibles de l'évasion de son père, Jean sera interrogé quelques jours plus tard par les policiers qui le somment de tout révéler. De braves policiers, quoi! Le livre s'achève sur un cas de conscience transformé en cauchemar: «Est-ce que je dois indiquer à ces policiers où trouver Papa-Gilles ou me taire?» Désolée de vous dévoiler la fin, mais n'est-elle pas suffisamment étonnante pour que je vous en parle? En plus, le lecteur a eu droit à une scène de violence qui a laissé le héros traumatisé et passablement dégoûté (un des gardiens a le visage ensanglanté, vraisemblablement sous l'effet d'une balle de revolver), tout en sachant que son père se prépare à commettre un autre méfait. Heureusement, il reste une autre médaille.

## Les limites d'un récit

Quelle était donc l'intention de l'auteur? Il glisse sur le sujet de l'obésité sans rien proposer; ni réelle façon de redresser une estime de soi chancelante, ni proposition pour changer quoi que ce soit aux insinuations malveillantes des copains. Il oblige le jeune lecteur à composer avec un père en prison, sans alléger la situation tendue du héros (se débattant entre un père biologique et des parents adoptifs). Il nous met dans les mains la lettre d'un père déçouagé et coupable qui annonce son prochain départ à la manière d'un futur suicidé. Il nous jette à la figure une scène sanglante de mauvais polar à l'américaine. Et par-dessus tout, il refuse de dénouer la situation intentionnelle à laquelle il a lui-même entraîné le lecteur. C'est quoi l'idée? comme disent les jeunes. Peut-être l'auteur s'est-il cru un instant professeur de morale? «Dans la vie, les amis, tout n'est pas noir d'un côté et blanc de l'autre. Voyez le cas de Jean... C'est ce qu'on appelle un dilemme moral!» Légèrement tordu à mon avis.

L'auteur puise à même une situation réelle plausible, et passablement douloureuse (un père en prison), la matière d'un dilemme déchirant dont l'une des deux solutions repose

sur une fiction des plus farfelues. Quel adulte ferait un choix pareil? Je rappelle que cette collection s'adresse à des enfants de 9 à 12 ans (suivant les indications de l'éditeur). Il est vrai qu'on peut tout dire ou presque à des jeunes de cet âge, mais il y a la manière. Il faut des nuances, des ménagements. Une touche minimale de psychologie. L'auteur ne dispose que de 96 pages à gros caractères pour trancher de tels nœuds gordiens, les illustrations en moins. Ici, les personnages sont à peine esquissés, on n'arrive pas à situer l'âge du héros, les images fortes crépitent dans la tête du lecteur à la manière des flashes de photographie. Il ne s'agit même pas d'un roman *politically incorrect* puisqu'on sent les efforts de l'auteur pour éviter l'utilisation de la violence gratuite. Mais soyons francs! Tout ce qui brille n'est pas éducatif (cela dit pour ceux qui croient que la littérature jeunesse doit enseigner quelque chose)! Les jeunes lecteurs ont droit à plus de respect. Ici, la conclusion escamotée ressemble drôlement à une démission. Un refus de trancher déguisé en promotion de la liberté. Le plaisir de lire, alors? Rien de très divertissant dans ce voyage. On ne rit pas, on ne pleure pas, on n'a même pas une belle «vue». Aucune remède n'est apportée à l'angoisse. L'avion s'arrête en plein vol. Mais il y a un prix de consolation! Quelle que soit la décision du héros, papa et mamie seront d'accord. Voilà qui est rassurant! Que l'on saute en parachute ou que l'avion explose, chacun aura un gilet de sauvetage. Bien sûr!

## Vouloir bien faire

Sans doute les vrais voyages ont-ils leurs vertus. Cependant, les bonnes intentions ne garantissent pas un bon livre. Dans *Les Voyages de Victor*, l'intention de l'auteur est claire, ce qui ne l'empêche pas de passer à côté de son public. Il est dommage d'égratigner au passage une nouvelle auteure à qui les voyages ont vraisemblablement donné des ailes et qui peut-être reviendra avec un autre roman susceptible d'être mieux traité par la critique. Il y a plein de bonnes choses, de détails et d'informations précieuses dans ces lettres-récits de voyage écrites

comme autant de chapitres. Plusieurs problèmes cependant surgissent à la lecture.

Le plus important est Victor, héros et auteur des lettres. On ne sait pas qui il est, pas plus que son âge; il n'a ni épaisseur ni consistance. Il est terriblement raisonnable. Il a un chagrin d'amour. Mais il parle si peu de lui ou d'elle qu'on ne le croit guère. L'histoire n'a ni intrigue ni intensité. Ça ressemble à une séance de diapos: palpitation pour le voyageur intarissable; c'est à bâiller d'ennui pour le lecteur qui a maintes fois envie de sauter des passages.

Certaines diapos nous retiennent sur notre fauteuil, moins cependant qu'un bon documentaire de *National Geographic*. Départ en volier vers les îles du Sud, pérégrinations en Europe, cueillette de nids d'hirondelle dans les grottes de Bornéo, bain à la japonaise à Tokyo, poursuite des Rajis (qui récoltent le miel à même les ruches suspendues aux arbres les plus hauts) de la forêt népalaise, et plein d'autres aventures. Heureux qui, comme l'auteur, a fait un beau voyage! Mais voyager ne transforme personne en écrivain. Le récit est malheureusement sans éclat. On y raconte d'un ton uni, en un paragraphe, que la foudre est tombée sur le bateau, mais qu'il n'y a pas eu de dégâts. On n'a ni chaud ni froid. On ne vit pas, ou si peu, par l'intermédiaire du héros. Même l'épisode des pirates ne réussit pas à émouvoir. Construire et développer un personnage est un art. Il ne suffit pas d'insérer un «man» ici et là pour faire jeune. Et puis, parti avec seulement quelques dollars en poche, le héros ne se refuse rien: gastronomie, plongée, avions, hôtels, fringues, théâtre... Il semble s'adresser à lui-même, se raconter ses propres souvenirs. Il est vrai que cela fait du bien de raconter ses aventures. Mais qui se préoccupe du lecteur? Il s'agit ici de jeunes de 12 ans et plus. Déjà des ados. Qui ne savent pas trop ce qu'ils veulent, mais qui le veulent tout de suite. Et avec fougue. Le tiède ne saurait les exciter. Ils sont à l'âge où ils exigent que l'on s'adresse directement à eux. Qu'on leur parle vrai. Les voyages forment peut-être la jeunesse, mais qui forme les auteurs?

SUSPENSE

## Une proposition à ne pas refuser

## VÉRITÉ

Peter James  
Traduit de l'anglais  
par François Lasquin  
Albin Michel  
collection «Special Suspense»  
Paris, 1999, 488 pages

Vous avez aimé *Rosemary's Baby* d'Ira Levin? Vous êtes un fan de Stephen King et de Michael Crichton? Vous devriez raffoler de *Vérité* de Peter James, un suspense d'une efficacité troublante, à la frontière de l'occulte et du paranormal.

Publié originellement par l'auteur aux éditions Peter James Really Scary Books Ltd (ça donne déjà le ton!), *The Truth* raconte l'histoire d'un jeune couple on ne peut plus contemporain. Lui, John, dirige une boîte d'informatique spécialisée dans le multimédia; Susan, elle, édite des livres scientifiques pour une maison londonienne. Mais le bonheur du couple est assombri par une série de tuiles qui s'abattent, l'une à la suite de l'autre, sur la société de John. Au bord du gouffre financier, ce dernier rencontre l'énigmatique M. Sarotzini, riche banquier suisse (du moins c'est ce qu'il prétend), qui propose au couple un arrangement peu orthodoxe: il accepte de payer la note et de sauver la société de John à condition que Susan consente à devenir mère-porteuse de son enfant. Au refus initial succède une période de questionnement déchirante. Accablés au pied du mur et sur le point de perdre société, maison et *tutti quanti*, John et Susan finissent par accepter l'indécence proposition de Sarotzini. D'autant que cette offre ravive le désir, inavoué, de Susan d'avoir un enfant.

C'est là que ça devient intéressant et que se noue véritablement l'intrigue de ce roman. Car Sarotzini est un être on ne peut plus étrange et, autour de John et Susan, les têtes tombent, une à une. Tous ceux qui tentent, de près ou de loin, de porter ombrage au projet du banquier sont retrouvés sans vie. Un ami du couple, Fergus, écrivain spécialiste du monde occulte, tente de les mettre en garde et de leur dévoiler le dessein réel de cet être maléfique. Car Sarotzini n'est pas celui qu'il prétend.

Et il porte en lui un terrible secret qui le pousse à agir afin de perpétuer sa race.

C'est plus qu'on ne saurait dévoiler le lecteur du plaisir que procure ce suspense mené de main de maître par un écrivain de talent en pleine possession de ses moyens. L'univers cauchemardesque qui y est dépeint et le style hypnotique de James concourent à établir une intrigue d'une efficacité à couper le souffle. *Vérité* est un roman franchement envoûtant, qui tient le lecteur en haleine du début à la fin. Du bonbon!

Marie Claude Mirandette

MARIE-CHANTALE GARIÉPY  
Sur les ailes d'un angeMARIE-CHANTALE  
GARIÉPYSur les ailes  
d'un angeet autres moyens de  
transport inadéquatsInnocence est une douce  
perversion.

ÉDITIONS TRAIT D'UNION

Entre la page et vous...

Université de Montréal

Colloque  
**CITOYENNETÉ  
et identité sociale**  
tenu à l'occasion du 30<sup>e</sup> anniversaire de la revue  
**SOCIOLOGIE  
ET SOCIÉTÉS**

Université de Montréal  
Jeudi 28 octobre 1999  
Pavillon principal,  
salle M-415, 14h30  
Vendredi 29 octobre 1999  
Pavillon 320c Jean-Brillant,  
salle B-2215, 9h30  
Entrée libre

- La citoyenneté, questions de théorie
- Citoyenneté et pluralisme culturel
- Exclusion et participation

Conférence d'ouverture:  
Maurice Agulhon (Collège de France)

Conférenciers:  
Bernadette Bawin-Legros, Gilles Bourque,  
Yolande Cohen, Jules Duchastel, Bjenk Ellefsen,  
Andrée Fortin, Micheline Labelle, Michèle  
Lamont, Nicole Laurin, Christopher McAll,  
Francis Moreault, Daniel Salée,  
Marie-Blanche Tahon, Jacques Hamel

Information: Madame Roxane Bernier, coordinatrice  
bernier@ere.umontreal.ca

Ce colloque bénéficie de l'appui de l'Université de Montréal,  
de la Faculté des arts et des sciences de l'Université de Montréal  
et du Conseil de la recherche en sciences humaines (CRSH)

Bamboté

## CHANT FUNÈBRE POUR UN HÉROS D'AFRIQUE

Collection  
« J'aime la poésie »

Bamboté nous  
chante l'Afrique,  
« ce berceau de  
l'humanité ».  
Il tisse des liens  
entre ces  
continents brisés,  
l'Afrique,  
l'Amérique,  
l'Asie.

LANCTÔT  
ÉDITEUR

# Grand concours de LE DEVOIR JOURNALISME LE DEVOIR 2000

**VOUS QUE LE JOURNALISME INTÉRESSE ET QUI ÊTES INSCRIT À TEMPS  
COMPLÈT DANS UN CÉGEP OU UN COLLÈGE DU QUÉBEC,  
VOILÀ UNE OCCASION D'AGIR.**

Pour saisir cette chance de mesurer vos aptitudes et - qui sait? - de faire vos débuts dans un grand journal, il s'agit de rédiger un article critique d'au moins 700 mots, sur une manifestation sociale ou culturelle d'ici: rassemblement populaire, événement sportif, film, livre, pièce de théâtre, ou autres.

**À retenir:**

- Votre participation à ce concours peut s'insérer dans le cadre de vos cours.
- La date limite des envois de textes au journal *Le Devoir* est le 24 mars 2000.
- La remise des prix aura lieu en mai 2000.

**À gagner:**

**1<sup>er</sup> prix:** Une bourse d'études de 2 000\$ ainsi qu'un voyage et séjour de découverte conviviale de la France (condition d'admissibilité, avoir 18 ans et plus).

**2<sup>e</sup> prix:** Une bourse d'études de 2 000\$

**3<sup>e</sup> prix:** Une bourse d'études de 1 000\$

Des prix de participation, tels des logiciels et des abonnements au *Devoir* et à la revue *Forces*, seront aussi attribués par tirage.

**Votre professeur de français  
vous en dira davantage  
sur les modalités de participation.**

LA FONDATION DU  
**DEVOIR**

AQPF  
Association québécoise  
des professeurs et  
professeures de français

CONSULAT GENERAL  
DE FRANCE À QUÉBEC

Société d'édition  
**FORCES**

DM DIFFUSION  
MULTIMÉDIA

1-800-267-0947

LES ARTS

ARTS VISUELS

# Vacuum d'espaces

## MASSE OBSCURE

Laurent Pilon  
À la galerie Rochefort  
55, avenue du Mont-Royal Ouest,  
espace 603  
À l'atelier de Jacques Bilodeau  
4565, rue Poitevin (entre les rues de  
La Roche et Christophe-Colomb, au  
nord de l'avenue du Mont-Royal)  
Jusqu'au 30 octobre

## BERNARD LAMARCHE

« On finit [...] par pousser les portes des expositions comme on déchire l'arête d'une enveloppe: en ayant une vague idée de ce qu'elle contient, ou dans une parfaite indifférence à son contenu. » Cette phrase qu'il nous glisse à l'oreille, et dont il aura fallu chercher la source, puisqu'elle a été prononcée de mémoire, au cours d'une discussion, par le galeriste Jean-Claude Rochefort, résume par la négative, et *a contrario*, le dernier projet qu'il aura réalisé comme galeriste, puisque, comme tant d'autres, Jean-Claude Rochefort annonce qu'il ferme boutique (il poursuivra à titre de commissaire indépendant).

Extrait d'un petit ouvrage publié par le commissaire Eric Troncy à l'occasion de l'exposition *Dramatically Diffe-*

rent, tenue au Magasin du Centre national d'art contemporain de Grenoble, du 26 octobre 1997 au 1<sup>er</sup> février 1998, en faisant appel à une métaphore qui porte fruit, le passage reproduit ci-dessus fait référence aux habitudes *ready-made* de bon nombre de gens quand ils visitent des expositions.

Or, le nouveau projet de Rochefort, tout comme *Blaast*, son précédent, tenu dans l'église Saint-Pierre Apôtre et qui avait été loin de faire l'unanimité, vise surtout à renouveler certaines habitudes de visite auxquelles nous cédonons trop souvent et avec trop de facilité.

Rochefort a pondu *Masse obscure* pour secouer l'apathie du regard dont très peu nieront l'existence, apathie résultant d'une visite au cours de laquelle se succèdent, en enfilade, les vitrines diversement séduisantes d'une exposition, puis d'une autre encore. Bien que Rochefort ne soit pas le seul à faire de sa pratique un tel cheval de bataille, et bien qu'on ne puisse plus dire de ce type de déplacements qu'ils sont inédits, il reste que les tentatives de bousculer les habitudes des visiteurs de galeries demeurent rares. Il faut saluer ces entreprises, malgré leur succès variable, parce qu'elles sont en soi des prises de position, et que, même si on est contre, elles fournissent matière à réflexion. Cela n'est pas sans mérite.

## De la plastique

Dans l'espace de la galerie Rochefort, par lequel il est préférable de commencer afin de mieux goûter la disposition particulière des œuvres présentées dans l'autre espace, des objets étranges sont disposés sur une table. Comme un alchimiste d'un autre temps, mais qui utiliserait un matériau bien moderne, Pilon transforme des objets usuels en des objets qui divaguent un peu. Ces derniers ont une identité trouble. Manipulables (avec respect toutefois), ils offrent des béances insondables, des aspérités qui semblent naturelles et les textures de leurs différentes facettes ne concordent par toujours, ce qui les rend encore plus curieux.

Avant toute chose, ces objets trompent celui qui les regarde. Aussi organiques et naturels qu'ils semblent être, leur parure triche. On aurait envie de croire qu'ils proviennent d'ossements animaux, d'immenses et rarissimes pierres précieuses refaçonnées: il n'en est rien. Ils sont faits, peut-on lire sur l'affiche qui tient lieu de carton, de cette sorte de matière que Roland Barthes avait qualifiée autrefois, dans ses *Mythologies*, de miraculeuse.

Ses surfaces rugueuses, au semblant poreux, ou vitreuses comme la pierre polie, Pilon les obtient avec de la résine de polyester, avec du plastique. Du vulgaire plastique, matériau non noble par excellence (encore que, avec la panoplie étendue de matières utilisées aujourd'hui par les artistes, ce ne soit plus l'enjeu premier de cette production).

Ces objets proviennent de coulées multiples de plastique liquide, qui finissent par suggérer une noble cosmétique. Avec le plastique, Pilon a su déjà mimer les propriétés du fer, les signes d'usure et de vieillissement du métal. Aujourd'hui, ces falsifications laissent croire à la présence de matières organiques. Seule la convocation du sens du toucher permet de démasquer le subterfuge, de voir l'illusion et de l'expérimenter en tant que telle. Le poids trop léger de ces morphologies est entièrement étranger à leur apparence. Plutôt que d'élaborer une rhétorique du recyclage, Pilon a recours au trompe-l'œil pour ennoblir cette matière caméléon qu'est le plastique.

Il explore la question du mimétisme en sculpture en dépassant la terrible virtuosité dont il sait faire preuve, afin de charger l'imitation qu'il exploite d'une

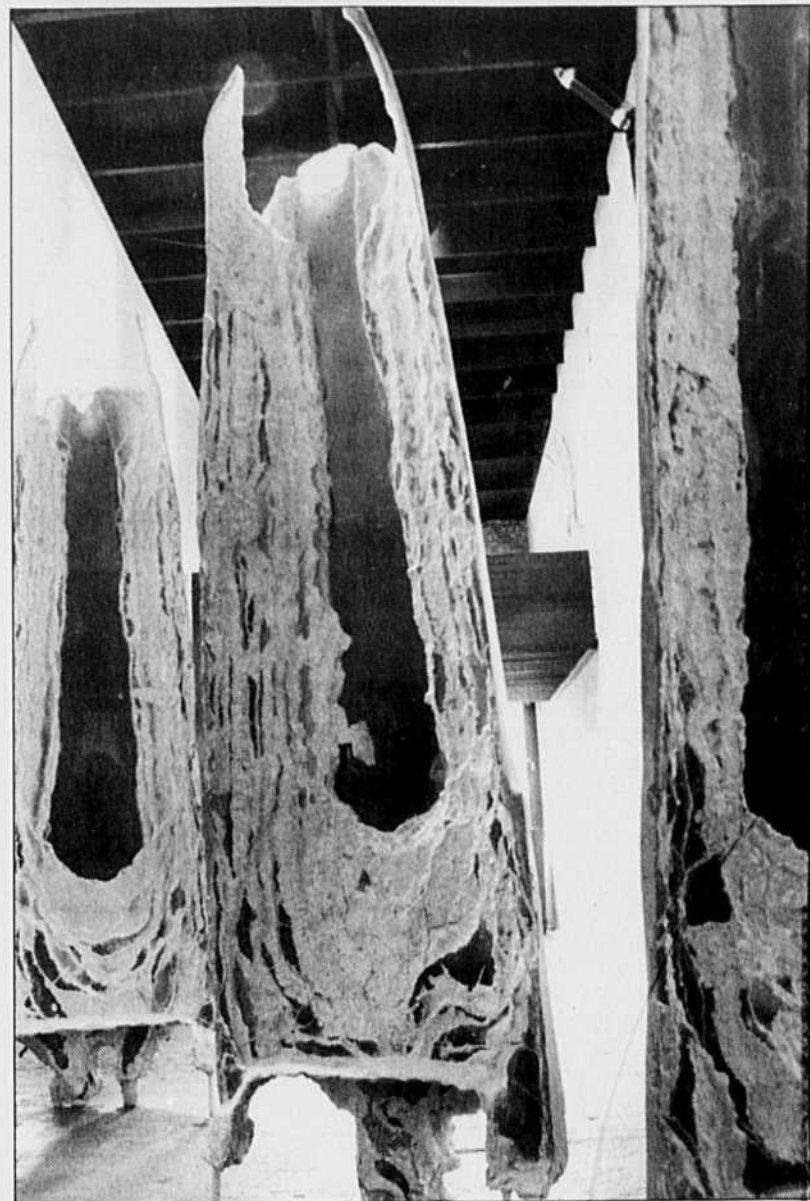
forte aura de mystère. Ces objets, même une fois qu'on en aura compris les composantes, attirent autant qu'ils repoussent et sondent une zone trouble de nos rapports avec la croyance.

## Rhétorique du vide

Le projet de Rochefort prend tout son souffle dans l'espace exigeant du designer Jacques Bilodeau. Selon une approche radicale du dépouillement moderniste (encore que l'espace ait conservé la chaleur des différentes textures de recouvrements muraux, dont celle du crépi blanc), Bilodeau s'est construit un espace modulaire, uniquement articulé par des angles droits et une palette bichrome de noir et de blanc.

Vrai ici que l'espace dispute aux œuvres l'attention du visiteur. Dans ces espaces où les volumes ne cessent de caresser des perspectives vertigineuses, où le regard s'engouffre dans des interstices du plancher ou entre des plates-formes mobiles noires (des abîmes), dans ces enfilades de volumes cubiques où le regard ne bute sur aucune aspérité et où les décrochements avalent l'espace, alors que toutes les fioritures ont été impitoyablement évincées, il aura été permis d'explorer tous les modes d'accrochage et de démultiplier les points de vue sur les œuvres de Pilon. L'expérience qui en résulte est double, et des plus riches.

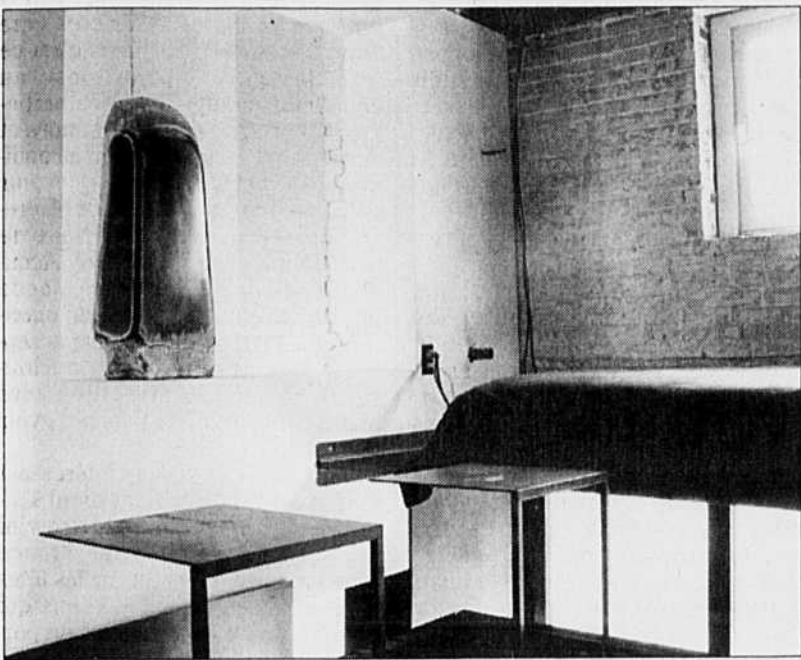
Encore ici, bien qu'elles jouent sur le paradigme du décoratif, les pièces de Pilon sont des plus dérangementes, dans leur matérialité même. *Les Danseurs* (1997), un majestueux triptyque, trois boucliers très haut dressés dans l'espace vertical du studio, comme des couvercles de sarcophages, offre deux faces tendues par des écarts de textures. Telles des sédimentations rocheuses, alors que nous savons désormais qu'il n'en est rien, ces œuvres, en un hiatus remarquable avec les lignes dépouillées de l'espace



Les Danseurs, 1997, de Laurent Pilon

EMMANUEL EYMARD

de présentation, ouvrent un gouffre où l'organique se conjugue à la froideur du matériau. Un mystère qui ne veut pas être dissipé.



Chair de pierre, 1999, de Laurent Pilon

EMMANUEL EYMARD

## GALERIE DE BELLEFEUILLE

### SCULPTURES CONTEMPORAINES

L'exposition se poursuit jusqu'au 28 octobre

1367, AV. GREENE, WESTMOUNT TÉL.: 933-4406  
lun. - sam. : 10h - 18h • dim. : 11h30 - 17h30

## DAVID SORENSEN

« INTROSPECT - RETROSPECT »

1999 Octobre 26 • 21 Novembre 1999

VERNISSAGE LE JEUDI 28 OCTOBRE À 18 H 30

HAN ART CONTEMPORAIN  
460, rue Sainte-Catherine Ouest, Espace 409, Montréal Tél. : (514) 876-9278 Téléc. : (514) 876-9241

## Carol Bernier : Jusqu'au vertige

Peintures et dessins

L'exposition se poursuit jusqu'au 20 novembre.

## GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165 Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

## RICHARD FULHAM

PEINTURES, COLLAGE ET ACRYLIQUE

VERNISSAGE Mercredi 27 octobre, 18 h à 20 h

L'exposition se poursuivra jusqu'au 13 novembre 1999

## GALERIE RAPHAEL ESSEBAG

460, Sainte-Catherine O espace 611 Montréal H3B 1A7 Tél. (514) 875-9233  
MERCREDI AU VENDREDI 12-18. SAMEDI 12-17

## CHRISTIANE AINSLEY

PAYSAGE

du 2 au 30 octobre 1999

du mercredi au vendredi  
de 12 h à 18 h  
le samedi de 12 h à 17 h

Édifice Belgo

372 Sainte-Catherine Ouest  
Porte 410, Montréal

Pour renseignements : (819) 843-8922

## EXPOSITION

## JACK BUSH

1909 - 1977

LES ANNÉES 60

DERNIÈRE JOURNÉE

WADDINGTON & GORCE

1446, rue Sherbrooke Ouest

Montréal H3G 1K4

Tél. : 847-1112 Fax : 847-1113

Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h

E-mail : wadgorce@total.net

Web : http://www.total.net/~wadgorce

## TROIS POINTS

## Jean-Marie Martin

PAYSAGES DOMESTIQUES

Monographie signée par Mona Hakim  
Paysages hors-cadre, 1977 - 1999

Jusqu'au 6 novembre

372, rue Sainte-Catherine Ouest  
Porte 520, Montréal (Québec)  
Canada H3B 1A2  
TÉL. : (514) 866.8008  
TÉLÉC. : (514) 866.1288

Avec la participation du Ministère de la Culture du Québec

CONSERVATEURS DE MUSÉES

20% à 50% de réduction sur le prix du marché

De 25 \$ à 50 000 \$

Mise en vente d'une partie importante de la collection personnelle d'œuvres d'art de Michel Tétrault

Du 27 au 31 octobre de 12 h à 20 h

10349, rue Saint-Denis (près de Henri-Bourassa)  
(514) 389-4068 (514) 570-0682

AMATEURS D'ART

## JOËLLE MOROSOLI

LE SABLIER DE L'ANGOISSE

Installation en mouvement

Jusqu'au 13 novembre 1999

## OBSERVATOIRE 4 DE MONTRÉAL

372, rue Ste-Catherine O., espace 426, Mtl - 514.866.5320 - du mer. au sam. de 11h30 à 17h30

## GALERIE BERNARD

EXPOSITION

Œuvres récentes de

## Claude Vermette

DU 23 OCTOBRE AU 20 NOVEMBRE 1999

90 av. Laurier Ouest Tél. : (514) 277-0770  
du mardi au vendredi de 11 h 00 à 17 h 00, samedi de 12 h 00 à 17 h 00

## Renée Lavillante

Tout, cependant, intéresse ses yeux

jusqu'au 28 novembre 1999

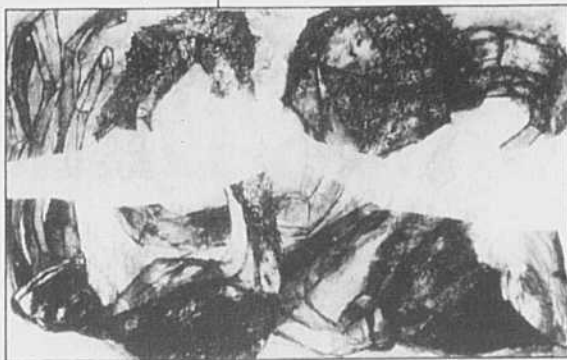
Mardi, mercredi, jeudi de 13 h à 19 h  
Vendredi, samedi, dimanche de 13 h à 17 h

Entrée libre

## Maison de la culture Plateau-Mont-Royal

465, av. du Mont-Royal Est  
(Métro Mont-Royal)

Renseignements: (514) 872-2266  
www.ville.montreal.qc.ca/maisons



Tout, cependant, intéresse ses yeux, n° 1 - Dessin - 188 X 313 cm

## ZHU LAN

TOUT VENDU

œuvres majeures

1999 Septembre 25-24 Octobre 1999

HAN ART CONTEMPORAIN

460, rue Sainte-Catherine Ouest, Espace 409, Montréal Tél. : (514) 876-9278 Téléc. : (514) 876-9241

## AVIS

Pour deux expositions majeures actuellement en préparation, le Musée du Québec cherche des renseignements sur la vie et la carrière des sculpteurs montréalais

Louis-Philippe Hébert (1850-1917) et

Henri Hébert (1884-1950),

incluant la localisation d'œuvres, de lettres et d'autres documents manuscrits.

## MUSÉE DU QUÉBEC

Parc des Champs-de-Bataille  
Québec G1R 5H3

www.mdq.org

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

Communiquez, en toute confiance, avec Daniel Drouin à Québec (418-644-6460, poste 3322) ou Janet M. Brooke à Montréal (514-937-2943).

## JAIME COLSON

(1901-1975)

PEINTRE CONTEMPORAIN DE LA RÉPUBLIQUE DOMINICAINE



Avenisque, 1958 - Huile sur carton (82 x 68 cm)

Exposition rétrospective

HALL D'HONNEUR  
HÔTEL DE VILLE DE MONTRÉAL

ENTRÉE LIBRE

lundi au vendredi de 8h30 à 16h30  
samedi et dimanche de 10h à 16h

COLLECTION  
Musée Bellapart

DU 26 OCTOBRE AU 16 NOVEMBRE 1999



**Jour de fête pour la banlieue! La région de Lanaudière, plus précisément la petite municipalité de L'Assomption, sur les bords de la rivière de l'Achigan, inaugurerait le 12 novembre le tout nouveau théâtre Hector-Charland, première salle de spectacle en importance de la région. De quoi relancer le développement local dans l'ancien fief électoral de Jacques Parizeau, mais aussi l'intérêt du milieu des arts de la scène pour le réseau des salles hors Montréal.**

JACQUES MARTIN

Il y a une douzaine d'années, la Salle académique du collège de L'Assomption (où, dit-on, sir Wilfrid Laurier aurait fait ses études) ayant brûlé, on aménagea une petite salle de 125 places apte à desservir tant bien que mal les intérêts de cette localité de moins de 10 000 habitants. L'explosion domiciliaire des villes avoisinantes comme Mascouche, Le Gardeur et, surtout, Repentigny aura incité les promoteurs culturels, dont le gouvernement du Québec, la Ville de L'Assomption, la Fondation Hector-Charland et le collège de L'Assomption, à recueillir promptement les fonds nécessaires à l'érection d'une salle de qualité.

Le projet fit l'objet d'un concours d'architecture à l'automne 1996, et ce dernier fut remporté par les architectes Faucher Aubertin Brodeur Gauthier. Le design de l'édifice et celui de la salle, auxquels a grandement contribué la firme ScénoPlus, revient à l'architecte Eric Gauthier. Un travail remarquable si l'on tient compte du fait que les architectes auront réussi à créer un édifice contemporain en pierre et murs-rideaux de verre pour un budget de construction s'élevant à moins de quatre millions de dollars sur un budget total de 6,3 millions, y compris les matériaux et les frais incidents.

**Vue d'ensemble**

Le théâtre Hector-Charland, du nom d'un des comédiens ayant incarné Séraphin Poudrier, occupe un terrain donné par le vieux collège lui faisant face directement. Il possède une véritable cage de scène de 90 pieds de hauteur avec gril (soit un système de cintres et de levée de rideaux), comme dans toute grande salle de spectacle, mais cela est rare en région. «On s'est demandé s'il ne fallait faire qu'une demi-salle, pour petits shows. Mais on a fait le pari qu'en présentant plus de produits de qualité, la clientèle va hausser son niveau d'exigences. En même temps, on croit qu'à moyen terme, il y aura création de véritables troupes résidentes en région», soutient l'architecte.

L'édifice dans son ensemble met à profit l'expertise et le langage plastique auxquels nous a habitués la firme. Au chapitre des matériaux, par ordre d'importance, on a utilisé de la brique de pierre artificielle bouchardée (dont la surface est éclatée) qui rappelle, sans l'imiter, la pierre du collège. Toutes les ouvertures sont munies d'un verre à faible immissivité encadré par un profilé d'aluminium anodisé clair qu'on retrouve généralement dans les projets de la firme.

On a choisi un verre légèrement coloré de vert: «Une solution qui s'imposait compte tenu du gris général de l'édifice. On voulait une architecture sobre mais contemporaine. En général, si c'est trop jazzé, trop coloré, ça s'intègre mal à un village. De plus, dans le cas présent, on se devait de retrouver la beauté et la sobriété des bâtiments historiques, d'où l'utilisation d'une pierre légèrement texturée», fait remarquer Eric Gauthier.

**Vue de l'arrière et de l'avant**

Si la façade arrière est relativement dépouillée, on a eu l'heureuse idée d'aménager une scène afin de recevoir des mini-spectacles en plein air. On a abandonné l'idée d'y installer une grande porte de garage qui aurait ouvert la cage de scène à l'arrière du bâtiment. Les spectateurs s'assoient sur le gazon alors que les artistes s'éclatent sous une grande marquise suspendue, recouverte de panneaux de polycarbonate. Cela a son charme. La scène bénéficie de tous les raccordements nécessaires. Un stationnement d'une centaine de places vient compléter le quadrilatère. La façade avant est équilibrée, simple, mais elle annonce clairement, dans toute sa transparence, l'action qui se déroulera derrière ses grandes fenêtres de verre. Le parvis avant sert de foyer informel donnant sur la

# FORMES

## UNE SALLE POUR L'ASSOMPTION



rue. «Le parvis est un espace important où les gens se réunissent et discutent. La dynamique y est différente de celle de l'intérieur, plus informelle.»

Une grande marquise faite de poutres métalliques suspendues (comme celle de la scène arrière) donne accès à un grand vestibule vitré, protégé en façade par un écran en planches de pierres calcaires taillées en usine (selon un procédé breveté par la firme), légèrement espacées, servant de filtre et de pare-soleil. C'est le même parement de clins qu'on retrouve à l'Espace Go. On accède au grand hall et à la billetterie par ce vestibule.

L'épaisseur des poutres de la marquise et la taille du système d'ancrage semblent quelque peu disproportionnées par rapport à la finesse et l'élégance de la façade avant, sans être inconfortable pour autant.

Située à l'avant, l'œuvre issue de la politique du 1% a été réalisée par l'artiste Loly Darcelle et constitue le seul banc public «formel» du site, sorte de petit pavillon percé au centre par un arbre, assurant ainsi une continuité avec la rangée d'arbres majestueux située en bordure de la rue principale.

**Le foyer**

À l'intérieur, un long foyer avec galerie à l'étage vient envelopper la salle de spectacle, comme au Monument-National. Le foyer peut ainsi être réutilisé pour y tenir des réceptions, accueillir des équipes de télévision en tournage et, bien sûr, les spectateurs au moment de l'entracte. Le choix des matériaux est sans prétention mais confère une apparence de richesse aux espaces intérieurs. Aujourd'hui, l'architecte doit se montrer inventif et trouver des solutions qui ne diminueront pas les qualités du design. «C'est aussi un des drames de l'architecture contemporaine au Québec. Ça ne coûte rien de mettre du gypse partout et de peindre par-dessus. On a essayé de jouer avec les différentes qualités des matériaux: murs en stratifié noir, panneaux en merisier, bois teint. Cela risque de durer plus longtemps que le gypse.» Pour le hall, on a notamment choisi un recouvrement de plancher en linoléum naturel rouge et jaune.

**La salle**

La salle est magnifique, toute en courbes et contre-courbes légères. Une salle traditionnelle à l'italienne de 600 places, avec bancs rouges et grand balcon (mezzanine) en fer à cheval, forme plutôt inusitée dans nos salles de spectacles. Un nombre de places inhabituel également, à mi-chemin entre la grande salle traditionnelle de 800 places et la petite salle à 400 places. «Le cadre de scène et la grande cage font qu'on a tout ce qui fait une grande salle, mais dans un espace plus compressé. Ça rend l'atmosphère plus intime. On se sent plus près de la scène, de la performance», commente Eric Gauthier.

De toute évidence, on a apporté un soin énorme aux détails. Par exemple, pour ces garde-corps en métal aux corbeilles et à la mezzanine, qui présentent, selon les exigences de l'architecte, des perforations alignées (rendant le motif moins industriel et plus architectural). Le bois est d'une couleur chaleureuse, et les fauteuils sont confortables mais fermes, histoire de ne pas s'endormir. «Comme sur un matelas!», lance-t-il à la blague. Et on a ajouté des saignées (pour la lumière rasante), ainsi que des corbeilles (baignoires). «En plus de jouer le rôle de diffuseur acoustique des premières réflexions latérales vers l'arrière de la salle, le rendant plus riche, moins unidirectionnel, les baignoires servent à ramener les gens dans leur propre champ de vision et leur rappeler qu'ils ne sont pas seuls dans cette salle et qu'ils partagent un moment précieux.»

L'ouverture de la salle marque la fin d'un long marathon qui aura duré près de 12 ans. Les dessins de conception, eux, ont débuté il y a deux ans. «C'est relativement court pour un projet culturel. Parfois, ça peut prendre jusqu'à cinq ans avant qu'on se décide à aller de l'avant avec un projet. C'est ce qui rend le travail de l'architecte difficile. Il faut que le design et le programme technique demeurent actuels, même après cinq ans. Il faut trouver un équilibre entre des compositions plus traditionnelles et d'autres plus modernes, plus asymétriques», conclut Eric Gauthier.

Après Terrebonne, Valleyfield et Granby, c'est donc au tour de L'Assomption de rejoindre le réseau des salles de spectacles au Québec. Et déjà, on le sait, plusieurs compagnies de Montréal cherchent à s'intégrer à ce réseau. Danse, humour, théâtre et musique peuvent enfin voyager en région, et plus le réseau s'affermir, plus les services s'organisent et plus les spectateurs exigent des produits d'aussi grande qualité qu'à Montréal (loin de tout élitisme cependant, étant donné les dimensions réduites du public). Officieusement, la salle est déjà en opération depuis quelques semaines et l'affaire s'annonce plutôt bien, puisque près de 95% des sièges ont déjà été vendus, et ce pour tout le reste de la saison.



Eric Gauthier, à qui l'on doit notamment de très beaux espaces comme l'Espace Go, le Monument-National et la Biosphère, travaille actuellement à la réalisation du Centre interactif des sciences de Montréal (avec Renée Daoust, de la firme Gauthier Daoust Lestage) qui devrait ouvrir ses portes en mai 2000. Nous y reviendrons sous peu. jacqumartin@mmlink.net

PHOTOS: MARC CRAMER

**O R B E L I Q U E**

L'Institut de design Montréal relance ses prix d'excellence en design avec une bourse totale de 55 000 \$. Plusieurs catégories de projets sont admissibles à ce concours, du produit au graphisme en passant par l'intérieur et les nouvelles technologies. Date limite: le 14 janvier 2000. Ne perdez pas de temps. Appelez directement à l'IDM afin d'obtenir un formulaire: (514) 866-2436.

Le lundi 25 octobre à 18h, à l'Usine C, aura lieu le gala de remise des prix du concours Commerce Design Montréal 1999. Belle soirée en perspective puisqu'elle est organisée, cette fois, par le très fabuleux Frédéric Metz. Ça promet...

On apprend que la firme d'architectes Dupuis Dubuc et associés vient de changer de dénomination afin de «solidifier» sa percée sur le marché américain. La firme s'appellera dorénavant, attachez-vous bien, Aedifica. Très américain, en effet. Néanmoins, le geste démontre la détermination de la firme de 80 employés à sortir des frontières du Québec. Bravo.

Galerie de l'Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est  
Marché Bonsecours  
Montréal (Québec)  
Canada H2Y 1H2  
Téléphone: (514) 866-1255

Galerie D'ICI D'AILLEURS  
Vitrine unique  
**OBJETS DESIGN... POUR VOUS!**

Pour acheter, collectionner ou, simplement, regarder...

Heures d'ouverture de la Galerie IDM  
Du samedi au mercredi, de 10h à 18h  
Du jeudi au vendredi, de 10h à 21h

